

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

BRADAMANTE

GARNIER, ROBERT

Tragi-comédie — 1582

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

AYMON	82 rép.	ROGER	21 rép.
BRADAMANTE	71 rép.	CHARLES	17 rép.
BEATRIX	56 rép.	BASILE	15 rép.
LÉON	46 rép.	LA MONTAGNE	9 rép.
HIPPALQUE	31 rép.	NYMES	8 rép.
RENAUD	29 rép.	LES AMBASSADEURS DE BULGARIE	4 rép.
MARPHISE	27 rép.	LA ROQUE	3 rép.
CHARLEMAGNE	22 rép.	MELISSE	1 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	12
ACTE III	42
ACTE IV	56
ACTE V	83

ACTE I

SCÈNE I

CHARLEMAGNE

Les sceptres des grands rois viennent du Dieu suprême
C'est lui qui ceint nos chefs d'un royal diadème,
Qui nous fait quand il veut régner sur l'Univers,
Et quand il veut fait choir notre empire à l'envers.
Tout dépend de sa main, tout de sa main procède. 5
Nous n'avons rien de nous, c'est lui qui tout possède,
Monarque universel, et ses commandements
Font les sphères mouvoir et tous les éléments.
Il a mis sur mon chef la Française couronne ;
Il a fait que ma voix toute la terre étonne, 10
Et que l'Aigle Romain perche en mes étendards,
Guide des escadrons de mes vaillants soudards.
L'Italie m'obéit, la superbe Allemagne,
Et les Rois reculés de l'ondeuse Bretagne.
Ma courageuse France est pleine de guerriers, 15
Dont les faits ont acquis mille et mille lauriers,
Renommez par le monde autant qu'un preux Achille :
La Grèce n'en eut qu'un, et j'en ai plus de mille.
Quel Mars fut onc pareil en force et en renom,
Quelque dieu qu'il peut être, à la race d'Aymon ? 20
À Roland l'invincible, à qui Dieu favorable
Naissant a composé le corps invulnérable ?

Quel est un Olivier, un Griffon, Aquilant ?
 Combien est un Astolphe et un Ogier vaillant ?
 Un Huon, un Marbrin, et mille autres encore 25
 Aux armes indompté, dont ma France s'honore,
 Comme d'astres luisants en une épaisse nuit,
 Quand le Soleil doré dessous les ondes luit ?
 C'est toi moteur du ciel, qui la force leur donnes,
 Pour être de ta loi les solides colonnes. 30
 C'est toi qui fais florir ces braves Paladins,
 Pour sous ton étendard rompre les Sarasins,
 Ennemis de ton nom, pour l'Eglise défendre,
 Qu'ils veulent par le fer mahumétique rendre.
 Ils ont dompté l'Asie et l'Afrique, courants 35
 De rivage en rivage, ainsi que gros torrents
 Qui tombent en avril des neigeuses montagnes,
 Et passent en bruyant à travers les campagnes,
 Rompent tout, faussent tout, arrachent les ormeaux,
 Entraînent les bergers, leurs cases et troupeaux. 40
 Ainsi ces mécréants débordés de leur terre,
 Ont couru, fourragé comme un trait de tonnerre
 La blatière Libye, et l'Asie, où les yeux
 Du soleil sont fichés en remontant aux cieux.
 Ils avaient traversé les ondes Herculides, 45
 Et chassé Jésus-Christ des terres Ibérides ;
 Si que le riche Tage, au beau sable doré,
 Voyait au lieu de lui Belzébuth adoré.
 Ô Dieu, notre vrai Dieu, qu'il fallut que nos pères
 Eussent bien attisé tes dormantes colères, 50
 T'eussent bien irrité d'exécrables forfaits,
 Pour montrer de ta main de si sanglants effets,
 Pour nous assujettir à cette gent païenne,
 Et souffrir profaner ton Église chrétienne,
 Pour qui en corps mortel du ciel tu descendis, 55
 Et lavant nos méfaits, ton sang tu répandis !

Toi, Dieu de l'univers, dont la dextre divine
 A bâti, a formé cette ronde machine,
 Sans forme et sans matière, et sans objet aucun.
 Sans outils, sans secours que de toi, qui n'es qu'un. 60
 Ils ne furent contents d'asservir les Espagnes,
 Mais des hauts Pyrénées franchirent les montagnes,
 Et en tourbe innombrable ouvrirent les détroits
 Des grands rochers moussus qui s'élèvent si droits.
 Ils descendent au bord où la vite Garonne 65
 Courant dans l'Océan en ses vagues bourdonne,
 Et, jurez ennemis, font exécration
 De faire tout passer par le glaive et le feu.
 Celui pourrait nombrer les célestes lumières,
 Les raisins de l'automne, et les fleurs printanières, 70
 Qui aurait peu compter les escadrons aguerris,
 Qui avec Agramant vinrent devant Paris.
 Ils couvraient de leurs rangs la poudroyante plaine.
 Leurs chevaux épuisaient les claires eaux de Seine.
 L'air résonnait de cris, les bataillons pressés 75
 Mouvaient de toutes parts de piques hérissées.
 Le troupeau baptisé, tapi dedans la ville,
 Ainsi que de moutons une bande imbécile,
 Retirée en un parc de trois loups assailli,
 Soupirait vers le ciel d'un courage failli. 80
 C'était fait de la France, et de toute l'Europe ;
 Nous étions le butin de l'infidèle troupe ;
 La sainte loi de Christ délaissait l'Univers,
 Si Dieu n'eut dessus nous ses yeux de grâce ouverts,
 Et pitoyable père en notre mal extrême, 85
 N'eut à notre secours levé sa main suprême.
 Comme une mère tendre à son enfant petit,
 Après l'avoir tancé pour quelque sien délit,
 Le voyant larmoyer de pitié se transporte,
 Le baise, le mignarde, et son deuil réconforte, 90

Ainsi son peuple ayant notre Dieu châtié
 De ses nombreux méfaits, il en a prit pitié :
 À regardé ses pleurs au milieu de son ire.
 Et piteux n'a voulu le voir ainsi détruire.
 Il a levé le bras de foudres rougissant, 95
 A froncé le sourcil ; le courroux palissant
 A son coeur embrasé, la fureur indomptée
 Lui est soudainement dans les naseaux montée ;
 Il a noirci le ciel de nuages espois,
 Et comme un tourbillon a desserré sa voix. 100
 L'Océan en frémit, la terre en trembla toute,
 Et du ciel étonné branla l'horrible voûte ;
 Au coeur des ennemis la frayeur descendit ;
 L'allégresse et la force aux nôtres il rendit.
 L'Angleterre s'arma, l'Écossaise jeunesse 105
 Au sang nous ralluma l'antique hardiesse.
 Renaud, ains notre Hector, conducteur du secours,
 Les fit en grand carnage abandonner nos tours.
 Ils se mirent en route, et la campagne verte
 Se voit incontinent de sang païen couverte. 110
 Ils ont quitté la France, et cuidant par les flots
 Tromper la main de Dieu qui fondait sur leur dos,
 Ont été dévorer des ondes aboyantes,
 Si que rien n'est resté de ces troupes méchantes.
 Marseille dans l'Espagne a retiré son camp ; 115
 Mais Agramant, Sobrin et le roi Sérécian,
 Reliques du naufrage, ayant appris la perte
 De l'Empire Africain et le sac de Bizerte,
 Ont dedans Lipaduse attiré par défis
 Olivier et Roland, qui les ont déconfis. 120
 Or il faut louer Dieu de si belle victoire,
 Et à sa seule grâce en adresser la gloire.

SCÈNE II

Charlemagne, Nymes.

CHARLEMAGNE

Nous contenterons-nous de les vaincre à demi ?

NYMES

Ne vous suffit-il pas de chasser l'ennemi ?

CHARLEMAGNE

Ce ne m'est pas assez de défendre ma terre.

125

NYMES

Que demandez-vous plus que d'achever la guerre ?

CHARLEMAGNE

Un empereur Romain ne se peut dire avoir
Pour chasser un Barbare assez fait de devoir
Qui pourra retourner avec nouvelle force.

NYMES

Son malheureux succès ne lui sert pas d'amorce
Pour franchir derechef les rochers Pyrénées,
Et repiller encor nos champs abandonnés.

130

CHARLEMAGNE

Agramant est occis, le roi de Barbarie,
Gradasse et Mandricart, honneur de Tartarie.
Roger a délaissé sa détestable loi,

135

Comme sa soeur Marphise, et Sobrin, le bon Roi.
Mais le fier Rodomont, Ferragus et Marcille,
Valeureux combattants, et mille autres, et mille
Que l’Espagne et l’Afrique ont nourris, ne sont pas
Semence de grands maux, trébuchés au trépas.

140

NYMES

Ils sont assez puissants pour leurs terres défendre,
Mais non pas pour oser contre vous entreprendre,
Pour la France assaillir, mère des Chevaliers,
Mère des bons soudards, qu’elle enfante à milliers.

CHARLEMAGNE

Nous avons vu sur nous l’Espagne et la Libye,
Mais non les étendards de l’ardente Arabie,
Non les Soldats d’Egypte, et les rois mécréants
Qui foulent les sablons des bords Cyrénéans.

145

NYMES

Ceux-là, trop éloignez de nos chrétiennes terres,
Ne viendront pas ici nous rallumer des guerres.
Laissez leur lamenter leur funèbre accident,
Et votre âge en plaisirs ébatés ce pendant.
Il nous faut rebâtir nos églises rompues,
Où se sont par sur tout leurs cruautés repues,
Rebâtir nos cités de murailles et tours,
Repeupler de paysans nos villages et bourgs.
Il vous faut rappeler les vertus exilées,
Et les faire honorer, les ayant rappelées.

150

155

CHARLEMAGNE

Nos peuples sont beaucoup par la guerre éclaircis,
Mais les vices au lieu sont beaucoup épaissis.

160

NYMES

C'est l'office d'un Roi d'en purger sa contrée.
Inutile est la Paix sans sa compagne Astrée.
Vous devez en repos vos peuples maintenir,
Et de sévères lois leurs offenses punir.

CHARLEMAGNE

Je veux récompenser un chacun de ses peines,
Étrangers, citoyens, soldats et Capitaines,
Bradamante et Roger sous un amour égal
Conjoindre ensemblement d'un lien conjugal.

165

NYMES

Aymon ne le veut pas, préférant l'alliance
De Léon héritier des sceptres de Byzance.

170

CHARLEMAGNE

Mais si de la combattre il n'avait le pouvoir,
Selon mon ordonnance il ne saurait l'avoir.

NYMES

Donc comme il fallait vaincre à la course Atalante,
Il faut qu'on puisse vaincre au combat Bradamante.

ACTE II

SCÈNE I

Aymon, Béatrix.

AYMON

Le parti me plait fort.

175

BEATRIX

Aussi fait-il à moi.

AYMON

J'en suis tout transporté

BEATRIX

Si suis-je par ma foi.

AYMON

Ce que je prise plus en si belle alliance,
C'est qu'il ne faudra point déboursier de finance.
Il ne demande rien.

180

BEATRIX

Il est trop grand seigneur.
Qu'a besoin de nos biens le fils d'un Empereur ?

AYMON

Ce nous est toutefois un notable avantage
De ne bailler un sou pour elle en mariage, 185
Mêmement aujourd'hui qu'il n'y a point d'amour,
Et qu'on ne fait sinon aux richesses la cour.
La grâce, la beauté, la vertu, le lignage
Ne sont non plus prisés qu'une pomme sauvage.
On ne veut que l'argent : un mariage est saint, 190
Est sortable et bien fait quand l'argent on étreint.
Ô malheureux poison !

BEATRIX

Et qu'y sauriez vous faire ?
Faut-il que pour cela vous mettiez en colère ?
C'est le temps du jourd'hui. 195

AYMON

C'est un siècle maudit.

BEATRIX

Mais c'est un siècle d'or, comme le monde vit.
On a tout, on fait tout pour ce métal étrange ;
On est homme de bien, on mérite louange ;
On a des dignités, des charges, des états ; 200
Au contraire, sans lui de nous on ne fait cas.

AYMON

Il est vrai : mais j'ai vu au temps de ma jeunesse
Qu'on ne se gênait tant qu'on fait pour la richesse.
Alors, vraiment alors, on ne prisait sinon
Ceux qui s'étaient acquis un vertueux renom,
Qui étaient généreux, qui montraient leur vaillance
À combattre à l'épée, à combattre à la lance.
On n'était de richesse, ains de l'honneur épris.
Ceux qui se mariaient ne regardaient au prix.

205

BEATRIX

Le bon temps que c'était!

210

AYMON

Léon le représente,
Qui pour la seule amour recherche Bradamante.

BEATRIX

Voire, mais j'ai grand peur qu'elle ne l'aime pas.

AYMON

Pourquoi ? Qui la mouvrait ? Est-il de lieu trop bas ?
N'est-il jeune et gaillard ? n'est-il beau personnage ?
Il faut qu'il soit vaillant et d'un brave courage,
Aux combats résolu, d'être avecque danger
Venu du bord Grégeois sur ce bord étranger,
Ne craignant d'éprouver son adresse guerrière
Avecques Bradamante aux armes singulière.

215

220

BEATRIX

Il est vrai : mais pourtant ne savez-vous pas bien
Que Roger est son âme, et sa vie et son bien ?
Qu'elle n'aime que lui, que pour n'être contrainte
D'être par mariage à un autre conjointe,
Elle a fait tout exprès par le monde savoir 225
Que quiconque voudra pour épouse l'avoir
Doit la combattre armée : estimant qu'il n'est homme
Dans l'Empire de Grèce et l'Empire de Rome,
Fors son vaillant Roger, qui ne doit mourir,
Si avecques le fer il veut conquérir ? 230
Or j'aurais grand douleur que ce généreux Prince
Venu pour son amour de lointaine province,
Sa vie aventurât, ses forces ne sachant,
En la voulant combattre avec le fer tranchant :
Qu'au lieu d'une maîtresse il trouvât la mort dure, 235
Et que son lit nuptial fut une sépulture.
Ce serait grand pitié !

AYMON

Je ne veux point cela.

BEATRIX

Il ne saurait l'avoir sans cette épreuve-là.

AYMON

Pourquoi ne saurait-il ? Ne le puis-je pas faire ? 240

BEATRIX

Non, pour ce que du Roi l'ordonnance est contraire.

AYMON

Le Roi ne l'entend pas, je l'irai supplier
De révoquer la loi qu'il a fait publier.

BEATRIX

C'est chose malaisée ; un prince ne viole
Les édits qu'il a faits ; il maintient sa parole. 245
Voire en chose publique, et qui est de grand poids.
Mais en chose privée, on change quelquefois.
Charles lui a permis ce combat dommageable,
Estimant pour le sûr que je l'eusse agréable.
Autrement ne l'eût fait, sachant bien le pouvoir 250
Que dessus ses enfants un père doit avoir.

BEATRIX

Encore, mon ami, faudrait premier entendre
Si le parti lui plait, que de rien entreprendre :
Car je crains que Roger soit en son coeur encré.

AYMON

Veut-elle ce Roger avoir contre mon gré ? 255

BEATRIX

Je pense que nenni ; elle est trop bien nourrie.

AYMON

Si elle l'avait fait ?

BEATRIX

J'en serais bien marrie.

AYMON

Il lui faut des amours ; il lui faut des mignons ;
Il faut qu'à ses plaisirs nos vœux contrainçons.
Quel abus, quel désordre ! Ha !

260

BEATRIX

Et qu'y sauriez-vous faire ?
C'est jeunesse.

AYMON

C'est mon [...] : un âge volontaire.

BEATRIX

Si ne devons-nous pas contraindre son désir.

265

AYMON

Si ne doit-elle pas en faire son plaisir.

BEATRIX

La voudriez-vous forcer en un si libre affaire ?

AYMON

Elle doit approuver ce qui plaît à son père.

BEATRIX

L'amour ne se gouverne à l'appétit d'autrui.

AYMON

L'on ne peut gouverner les enfants d'aujourd'hui.

270

BEATRIX

Si l'n'y a de l'amour, ils n'auront point de joie.

AYMON

L'amour sous le devoir des mariages ploie.

BEATRIX

Rien n'y est si requis que leur contentement.

AYMON

Rien n'y est si requis que mon consentement.

BEATRIX

Je ne veux contester : mais pourtant, je puis dire
Que trop vous ne devez son amour contredire.
J'aimerois mieux qu'elle eût un simple chevalier
Qui fût selon son coeur, que de la marier
Contrainte à ce monarque, encor qu'en sa puissance
Il eut l'empire Grec et l'empire de France.
Je vais parler à elle, et ferai, si je puis,
Qu'elle me tirera des peines où je suis,
Se dépêtrant le coeur des lacs d'une amour folle,
Pour libre aimer Léon, que son amour affole.

275

280

Dieu me soit favorable, et me fasse tant d'heur 285
 Que je la puisse induire à changer son ardeur !
 Mais, las ! Vois-la mon fils, honneur de notre race,
 L'invincible Renaud, des guerriers l'outrepasse !
 Il va trouver Aymon : las ! Pauvrette, je crains
 Qu'il ait autre dessein que ne sont nos desseins. 290
 Il aime ce Roger. Que maudite soit l'heure,
 Avolé, que tu vis cette belle demeure :
 Je serais trop heureuse, et ores le Soleil
 Ne verrait rien qui fut à mon aise pareil,
 Sans toi, sans toi, Roger, qui fraudes mon attente, 295
 Privant du sceptre Grec ma fille Bradamante.

SCÈNE II

Renaud, Aymon, Laroque.

RENAUD

Quoi ? Monsieur, voulez-vous forcer une amitié ?
 Êtes-vous maintenant un père sans pitié,
 Qui veuillez Bradamante, une fille si chère,
 Bannir loin de vos yeux, et des yeux de sa mère, 300
 Pour malgré son vouloir, qu'elle ne peut changer,
 La donner pour épouse à ce prince étranger ?
 Elle ne l'aime point, et qu'y voudriez-vous faire ?
 Vous savez que l'amour est toujours volontaire.
 Il ne se peut forcer ; c'est une affection 305
 Qui ne se dompte point sinon par fiction.
 Le coeur toujours demeure en sa libre franchise,
 Mais le front et la voix bien souvent le déguise.
 Ne la contraignez point ; vous seriez à jamais
 Fâché de lui voir faire un ménage mauvais. 310

AYMON

Qui te fait si hardi de me venir reprendre ?
Penses-tu que de toi je veuille conseil prendre ?
De quoi t'empêches-tu ? Me viens-tu raisonner ?
Et quoi ? Qui t'a si bien appris à sermonner ?
Ô le brave cerveau !

315

RENAUD

Ce que je viens de dire
N'est pas pour vous prêcher ni pour vous contredire.

AYMON

Pourquoi donc ? Qui te meut ?

RENAUD

C'est pour vous déclarer
Ce que probablement vous pouvez ignorer.

320

AYMON

Et quoi ?

RENAUD

Que Bradamante ailleurs a sa pensée.

AYMON

Cela ne rompra pas ma promesse passée.

RENAUD

Quoi ? L'avez-vous promise ?

AYMON

Oui bien.

325

RENAUD

Sans son vouloir ?

Et s'il est autre ?

AYMON

Et puis, le mien doit prévaloir :

Je connais mieux son bien que non pas elle-même.

RENAUD

Lui voulez-vous bailler un mari qu'elle n'aime ?

330

AYMON

Pourquoi n'aimerait-elle un fils d'un Empereur,

Qui est jeune et dispos, qui a de la valeur,

Qui est beau, qui est sage, et qui modeste égale

Notre qualité basse à sa grandeur royale ?

Depuis la froide Thrace, étendue en désert,

335

Il a tant traversé de terres et de mers

Pour avoir son amour, qui pas ne le mérite,

Et qu'il soit moqué d'elle après telle poursuite ?

Qu'elle ne l'aime point ? Qu'elle n'en fasse cas,

Non plus que s'il était issu d'un peuple bas ?

340

Elle est par trop ingrate. Une amour avancée

Doit d'une amour pareille être récompensée.

Ô siècle dépravé ! Non, non, Renaut, dis-lui
 Que je veux et me plaît qu'il l'épouse aujourd'hui
 Autrement... Mais, possible, en vain je me colère,
 Et peut être en cela ne me voudrait déplaire
 Non plus qu'en autre chose ; elle a le naturel
 Trop bon pour émouvoir le courroux paternel.

345

RENAUD

Monsieur, mais voulez-vous que son âme contrainte
 D'un lien conjugal soit à un homme étreinte,
 Qui lui rebouche au coeur, et qu'en piteux regrets
 Elle traîne ses jours sur les rivages Grecs ?
 Voulez-vous que de nuit, quand le sommeil se plonge
 Dans les yeux d'un chacun, que la douleur la ronge ?
 Qu'en pleurs elle se baigne ? Et n'ose toutefois
 Pour librement gémir développer sa voix ?
 Que si sa longue peine en pesanteur assomme
 Son âme alangourée, inaccessible au somme,
 Et que de ses bras gourds elle touche en dormant
 Le corps de son époux, ainçois de son tourment,
 Elle tressaille toute (ainsi qu'une bergère
 Qui en son chemin trouve une noire vipère),
 Que frayeur elle en ait, et retire soudain
 Des membres odieux son imprudente main ?
 Que quand il la tiendra chèrement embrassée,
 Elle se pense alors d'un serpent enlacée,
 Tant elle aura d'horreur d'être serve en ce point
 D'un importun mari qu'elle n'aimera point ?

350

355

360

365

AYMON

L'amour toujours se trouve aux ébats d'hyménée.

RENAUD

L'on voit de maint hymen la couche infortunée.
Quelle future amour pourrez-vous espérer
D'un noçage forcé ? C'est bien s'aventurer,
C'est bien mettre au hasard une jeune pucelle,
C'est bien, hélas ! C'est bien ne faire conte d'elle.

370

AYMON

Saurait-on la placer en un plus digne lieu ?

375

RENAUD

Léon ne lui est propre, ores qu'il fut un dieu.

AYMON

Et que lui faut-il donc ?

RENAUD

Un mari qui lui plaise,
Et avecque lequel elle vive à son aise.

AYMON

Elle est bien délicate en son affection.

380

RENAUD

En la vôtre on ne voit que de l'ambition.

AYMON

Que tu es révérend !

RENAUD

J'ai plus de révérence,
Et Bradamante aussi, que vous de bienveillance.

AYMON

Je sais mieux que vous deux quel époux il lui faut.

385

RENAUD

Voire pour l'élever, pour la mettre bien haut.
J'aimerais mieux, ma soeur, que la mort violente
Vous eut percé le coeur d'une darde poignante,
Qu'une lance arabesque eut ouvert votre flanc
Et de votre poitrine eut épuisé le sang,
Morte sur un guéret étendue en vos armes,
Entre les corps muets d'un millier de gendarmes,
Que de vos durs parents l'outrageuse rigueur
Vous forçât d'un mari qu'abhorre votre coeur.
Que fussiez-vous plutôt une fille champêtre,
Conduisant les taureaux, menant les brebis paître
Par les froideurs d'hiver, par les chaleurs d'été,
Roulant vos libres jours en libre pauvreté :
Vous seriez plus heureuse, et votre dure vie
De tant de passions ne serait poursuivie.
Car rien n'est si cruel que vouloir marier
Ceux qu'un semblable amour ne peut apparier.
Pensez-y bien, Monsieur : c'est un fait reprochable.
Vous en serez un jour devant Dieu responsable.

390

395

400

AYMON

Ô le bon sermonneur ! L'Hermite du Rocher
T'a volontiers appris à me venir prêcher.

405

RENAUD

Je ne vous prêche point ; mais ce dévot Hermite
Qui au milieu des flots sur une roche habite,
Par lequel fut Sobrin et Olivier guarý,
Fut d'avis que Roger de ma soeur fut marri :
Et lors, comme si Dieu par la voix du prophète
Nous eust dit qu'il voulût cette chose être faite,
Nous l'approuvâmes tous, Roger s'y accorda,
Et sous cette espérance en France il aborda.
Le voudriez-vous tromper ?

410

415

AYMON

Arrogant, plein d'audace,
Oses-tu proférer ces mots devant ma face ?
Que tu l'as accordée ? Impudent, éhonté !

RENAUD

Mais cet accord est fait sous votre volonté.

AYMON

Il ne m'en chaut : et puis, traites-tu d'alliance
Pour ma fille sans moi ? As-tu cette puissance ?

420

RENAUD

Je savais qu'agréable elle aurait le parti.

AYMON

Mais pourquoi n'en étais-je aussitôt averti ?

RENAUD

Il est encore temps.

AYMON

Ores que j'ai promesse
Avecque Constantin, le monarque de Grèce ?

425

RENAUD

Une telle promesse obliger ne vous peut,
Si ma soeur Bradamante approuver ne la veut.

AYMON

Un enfant doit toujours obéir à son père.

RENAUD

S'il va de son dommage il ne le doit pas faire.

430

AYMON

Sur ses enfants un père a toute autorité.

RENAUD

Quand leur bien il procure et leur utilité.

AYMON

Est-il père si dur qui leur perte pourchasse ?

RENAUD

Je crois qu'il n'en est point qui sciemment le fasse.

AYMON

Qu'est-ce donc que tu dis ?

435

RENAUD

Que vous devez savoir

Le vouloir de ma soeur devant que la pourvoir.

Peut être son désir ne se conforme au vôtre :

Vous serez d'un avis qu'elle sera d'un autre,

Que son coeur languira dans les yeux d'un amant,

440

Qui en repoussera tout autre pansement,

Si bien que cet amour occupant sa poitrine.

Il ne faut qu'un second pense y prendre racine.

L'autorité d'un père, et d'un Prince, et d'un Roi

Ne saurait pervertir cette amoureuse loi.

445

Ne la forcez donc point, de peur qu'étant forcée

Un époux ait le corps, un ami la pensée :

Ce qui produit toujours un enfer de malheurs,

Plein d'angoisse et d'ennui, de soupirs et de pleurs,

Par qui votre vieil âge en sa course dernière

450

Ne verrait qu'à regret la céleste lumière,

Ennuyé de ce monde, au lieu que de vos jours

Les termes nous devons vous faire sembler courts.

Ne la gênez donc point, ains consacrez sa vie

À Roger, dont elle est et l'amante et l'amie.

455

AYMON

Plutôt l'eau de Dordonne rencontre mont ira,

Le terroir Quercinois plutôt s'applatira,

Le jour deviendra nuit, et la nuit ténébreuse

Comme un jour de soleil deviendra lumineuse,

Que Roger, ce Roger que j'abhorre sur tous,

460

Soit tant que je vivrai de Bradamante époux.

RENAUD

Roland et Olivier maintiendront leur promesse
Les armes en la main, contre toute la Grèce.

AYMON

Et moi je maintiendrai contre eux et contre toi
Qu'on n'a peu disposer de ma fille sans moi. 465
Non, non, je ne vous crains ; présentez-vous tous quatre ;
Je ne veux que moi seul pour vous aller combattre.
Encor que je sois vieil j'ai du coeur au dedans
Et de la force au bras.

RENAUD

Votre force est aux dents. 470

AYMON

Page, ça mon harnais, mon grand cheval de guerre.
Apporte-moi ma lance avec mon cimeterre.
Ha ! ha ! Par Dieu, je vous...

RENAUD

Monsieur, vous colèrez ;
Vous en trouverez mal. 475

AYMON

Corbieu, vous en mourrez.

RENAUD

Ne vous émouvez point.

LA ROQUE

Le bonhomme a courage.

AYMON

Par la mort, j'en ferai si horrible carnage
Qu'il en sera parlé.

480

RENAUD

De quoi vous fâchez-vous ?

AYMON

Je n'épargnerai rien.

LA ROQUE

Il ruera de beaux coups :
Dieu me veuille garder s'il m'atteint d'aventure.

AYMON

Je serai dans le sang jusques à la ceinture.

485

LA ROQUE

Monsieur, entrons dedans : je crains que vous tombiez,
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos pieds.

AYMON

Ha ! Que ne suis-je au temps de ma verte jeunesse,
Quand Mambrin éprouva ma force dompteresse,
Que j'occis Clariel, dont les gestes guerriers

490

Se faisaient renommer entre les Chevaliers ;
Que le géant Almont, de qui la tête grosse
Et les membres massifs ressemblaient un colosse,
Abattu de ma main à terre tomba mort
Et ma gloire engravait dessus l'Indique bord!
Vous n'eussiez entrepris ce que vous faites ores,
Combien que je me sens assez robuste encores
Pour vous bien bourrasser.

495

RENAUD

Nous n'entreprendrons rien,
Et me croyez, Monsieur, que vous ne veuillez bien.

500

AYMON

Vous ferez sagement : car je perdrai la vie
Plutôt que malgré moi ma fille l'on marie.

SCÈNE III

Beatrix, Bradamante.

BEATRIX

Que vous seriez heureuse ! Oncques de notre sang
Fille n'aurait tenu si honorable rang.
Allez où le soleil au matin luit au monde,
Allez où sommeilleux il se cache dans l'onde,
Allez aux champs rotis d'éternelles ardeurs,
Allez où les Riphez ternissent de froideurs :
Vous ne verrez grandeur vous être comparée
À l'heureuse grandeur qui vous suit préparée.
Être femme d'Auguste, et voir sous votre main

505

510

Mouvoir, obéissant, tout l'Empire Romain !
 Marcher grande Déesse entre les tourbes viles
 S'entre-étouffants de presse aux triomphes des villes
 Pour voir vos majestés, recevoir de vos yeux, 515
 Les soleils de la terre, un rayon gracieux.
 Et nous, que la vieillesse à poils grisons manie,
 Aurons d'un si grand heur la face rajeunie,
 Vous voyant, notre enfant, une félicité
 Qui approche bien près de la divinité. 520
 Le jour éclairera plus luisant sur nos testes,
 Le chagrin de nos ans nous tournerons en festes,
 Et verrons dans la rue et dans les temples saints
 Chacun nous applaudir de la teste et des mains.
 Mon Dieu! ne laissez pas écouler, nonchalante, 525
 Ceste félicité que le ciel vous présente !
 L'occasion est chauve, et qui ne la retient,
 Tout soudain elle échappe et jamais ne revient.

BRADAMANTE

Las Madame je n'ai d'autre bonheur envie
 Que d'être avecque vous tout le temps de ma vie 530
 Je requiers aux bons dieux de me donner ce point,
 Que tant que vous vivrez, je ne vous laisse point.
 Je ne veux avoir bien, Royaume ni Empire,
 Qui pour le posséder de vos yeux me retire.

BEATRIX

C'est un bon naturel qui se remarque en vous. 535
 Nous en pouvons, ma fille, autant dire de nous.
 Nous n'avons rien si cher, ni même la lumière
 De notre beau soleil ne nous est pas si chère
 Que vous êtes (m'amie) : un jour m'est ennuyeux,
 Quand un jour je me trouve absente de vos yeux. 540

Car c'est me séparer moi-même de moi-même
 Que me priver de vous, tant et tant je vous aime.
 Mais (mon coeur) cet amour cet amour-la me fait
 Préférer votre bien à mon propre souhait.
 Je veux (que c'est pourtant!) je veux ce qui me fâche, 545
 Et ce que je ne veux de l'accomplir je tâche.
 Ainsi que le nocher qui de l'onde approchant
 Où les sirènes font l'amorce de leur chant,
 Fuit l'abord malheureux du déloyal rivage,
 Et le fuyant y court sans crainte du naufrage. 550
 Car je crains de vous perdre, et toutefois le bien
 Qui vous en vient me fait que je l'approuve bien.
 Mais que dis-je approuver ? Que je le vous conseille,
 Vous excite au parti d'une ardeur nom pareille.
 N'y reculez, ma fille, il vous en viendrait mal, 555
 Et Dieu, qui de ses dons vous est si libéral,
 S'en pourrait courroucer, si par outrecuidance
 Vous alliez dédaigner une telle alliance.

BRADAMANTE

Je sais combien je suis indigne d'un tel heur.

BEATRIX

La femme vous serez d'un puissant Empereur, 560
 De Charles le copain : encores Charlemagne
 Avec la France n'a qu'un quartier d'Allemagne,
 Et les champs milanais, où c'est que Constantin
 Tient mille régions de l'empire latin.
 Il a la Macédoine et la Thrace sujette ; 565
 Il commande au Dalmate, au Grégeois, et au Gete.
 L'Itale, la Sicile, et les îles qui sont
 Depuis notre Océan jusqu'à la mer du Pont
 Rèvèrent sa puissance, et Neptune en ses ondes

Ne souffre pourmener que ses naves profondes.
Il est maître d'Asie, et les monts palestins
Et les Phéniciens, de l'Euphrate voisins,
Sont régis de son sceptre : il tient Jerosolyme,
Où Dieu souffrit la mort pour laver notre crime.

570

BRADAMANTE

Il est un grand monarque.

575

BEATRIX

Il est si grand, que rien
Ne se trouve si grand au globe terrien.
Que sauriez-vous plus être ?

BRADAMANTE

Être je ne demande,
Épousant un mari, plus qu'il ne convient grande.
Aussi on dit souvent que la félicité
D'un mariage gît en juste égalité.
Il n'est, dit le commun, que d'avoir son semblable.

580

BEATRIX

Jésus ! Il vous recherche autant qu'un plus sortable.
Il vient du bord Grégeois sans crainte des dangers
Qu'on trouve à traverser des pays étrangers,
Navré de votre amour : vos yeux (étrange chose !)
Lui ont votre beauté dans la poitrine enclose
Sans jamais l'avoir vue. Et qui eut onc pensé
Voir un tison d'amour de si loin élané ?
Cet amour qui vous suit lui décoche de France
Un garrot, qui le navre au détroit de Byzance :

585

590

Il sert une beauté que jamais il ne vit,
Il ne connaît la dame en qui son âme vit.
Enfant vraiment royal, ta nature est gentille
D'aimer si chèrement la vertu d'une fille.
Elle te doit beaucoup : un coeur serait cruel
Qui ne te voudrait rendre un amour mutuel.
Qu'en dites-vous, mon oeil ?

595

BRADAMANTE

Je ne saurais que dire.

600

BEATRIX

Certes il mérite bien d'avoir ce qu'il désire.

BRADAMANTE

Je le crois bien, Madame, et sans l'affection
Que je porte et à vous et à ma nation,
L'incomparable France, il serait mon image,
S'il est aussi vaillant qu'honnête de courage.

605

BEATRIX

Sans la France ? Et pourquoi ? L'Orient volontiers
N'est pas si plantureux comme sont ces quartiers !
C'est le pays d'amour, de douceur, de délices,
De plaisir, d'abondance.

BRADAMANTE

Et de beaucoup de vices.

610

BEATRIX

Comme un autre terroir : il n'est moins vertueux
Que ce rude séjour, mais bien plus fructueux.
Seule on ne doit priser la contrée où nous sommes ;
Tout ce terrestre rond est le pays des hommes
Comme l'air des oiseaux, et des poissons la mer :
Un lieu comme un étui ne nous doit enfermer.

615

BRADAMANTE

Mais le pays natal, ha, ne sais quelle force,
Et ne sais quel appas qui les hommes amorce
Et les attire à soi.

BEATRIX

Tout cela n'y fait rien.
Le pays est partout où l'on se trouve bien.
La terre est aux mortels une maison commune :
Dieu sème en tous endroits notre bonne fortune.
Partant cette douceur ne vous doit abuser,
Et vous faire un tel bien sottement refuser.
Quant à moi, s'il vous plaît, je vous serai compagne,
Et lairrai volontiers la France et l'Allemagne.
Aymon fera de même ; ainsi ne plaindrez-vous
De laisser la patrie, étant avecques nous.

620

625

BRADAMANTE

Je ne sais plus que dire ; il me faut d'autres ruses ;
Elle rabat l'acier de toutes mes excuses.

630

BEATRIX

N'ayez peur, mon amour, que sur nos âges vieux
Un voyage si long nous soit laborieux.
N'ayez peur, n'ayez peur, qu'il nous ennuie en Grèce :
Nous aurons mille fois plus qu'ici de liesse, 635
Vous voyant pour mari le fils d'un Empereur,
Dont le nom redouté donne au monde terreur.
Vrai Dieu ! Quel grand plaisir, quelle parfaite joie !
Mais qu'un petit César entre vos bras je vois,
Ou dedans mon giron, qui porte sur le front 640
Les beaux traits de son père et de ceux de Clairmont !
De qui tout l'Orient festoiera la naissance,
Et qui tout l'Orient remplira d'espérance
De voir un jour la France et l'empire Grégeois
Marcher sous l'étendart du Monarque Français, 645
Battre les Sarrasins, et avecque l'épée
Déraciner leur nom de la terre occupée !
Ne sera-ce un grand heur, que cette affinité
Porte au peuple chrétien si grande utilité ?
S'il ne vous chaut de nous, le public vous émeuve. 650

BRADAMANTE

Vous savez qu'il convient que sa force il éprouve,
Et que l'accord est tel de ma nocière loi
Qu'il faut qu'avec l'épée on soit vainqueur de moi.

BEATRIX

Ô ma fille, pour Dieu laissez cette folie.

BRADAMANTE

Il en faut venir là, l'ordonnance nous lie. 655

BEATRIX

Cette ordonnance est folle, il la faut révoquer.

BRADAMANTE

Révoquer un édit, c'est du Roi se moquer.

BEATRIX

Aussi n'est-ce que jeu. Qui jamais ouï dire
Que pour se marier il se fallut occire ?
Les combats de l'amour ne sont guère sanglants ; 660
Ils se font en champ clos entre des linceuls blancs,
On y est désarmé : car d'hymen les querelles
Se vident seulement par armes naturelles.
Non non ma fille non ; nous ne souffrirons point
Que ce jeune seigneur vous caresse en ce point. 665
Ce n'est pas le moyen de traiter mariage
Que s'entre-massacrer d'un horrible carnage.
Les Tigres, les Lyons, et les sauvages Ours
N'exercèrent jamais si cruelles amours.
Aussi voyons-nous bien que l'entreprise est faite 670
De ce combat nocier pour servir de défaite,
Et frauder nos desseins, voulant par le danger
D'une future mort tout le monde étranger ;
Et que Roger tout seul, certain de sa conquête,
Se vienne présenter à la victoire prête. 675
Ô chose vergogneuse ! Ô l'impudicité
Des filles de présent ! Ô quelle indignité!
Une jeune pucelle être bien si hardie
De vouloir un époux prendre à sa fantaisie,
Sans respect des parents qui ont l'autorité 680
De lui bailler parti selon sa qualité !
Or allez, courez tôt, dépouillez toute feinte ;

Bannissez toute honte et toute honnête crainte ;
Cherchez, suivez, trouvez ce Roger, ce cruel,
Qui votre pauvre coeur ronge continuel. 685
Offrez-vous toute à lui, priez-le de vous prendre
Et faire tant pour nous que d'être notre gendre.
Ô Vierge mère ! Où suis-je ? En quel temps vivons-nous ?
Que la mort ne vomit contre moi son courroux
Pour ne voir ce deffame ? Aussi bien après l'heure 690
De cet épousément il faudra que je meure,
Et qu'Aymon, le pauvre homme, aille conter là bas
Que sa fille impudique a filé son trépas.

BRADAMANTE

Madame, cette ardeur n'est en moi si ancrée
Qu'il faille pour aimer que je vous désagrée. 695

BEATRIX

Hé ! hé !

BRADAMANTE

Je vous supplie, n'ayez pas cette peur.

BEATRIX

Hé ! hé ! hé !

BRADAMANTE

Car plutôt je m'ouvrirai le coeur,
Plutôt de mille morts sera ma vie éteinte, 700
Qu'à mon honneur je donne une honteuse atteinte.
L'amitié que je porte aux vertus de Roger
Ne fera, si Dieu plaît, vos vieux ans abrégér.

Je l'aime, il est certain, autant que sa vaillance
Peut d'une chaste fille avoir de bienveillance :
Mais non que pour son bien ni pour le mien aussi
Je vous veuille jamais donner aucun souci.
D'un austère couvent je vais religieuse
Amortir le flambeau de mon âme amoureuse,
En prières et vœux passant mes tristes jours,
En paissant mon esprit de célestes discours.

705

710

BEATRIX

Comment, religieuse ? Êtes-vous bien si folle
De m'avoir voulu dire une telle parole ?

BRADAMANTE

J'y serai, s'il vous plaît, puis que j'en ai fait vœu.

BEATRIX

Vous ne sauriez vouer, ce pouvoir nous est dû.

715

BRADAMANTE

L'on ne peut empêcher qu'à Dieu l'on se dédie.

BEATRIX

Cette dévotion serait tôt refroidie.

BRADAMANTE

Non sera : ce désir j'ai de longtemps m'a pris
La vie me déplaît, j'ai le monde à mépris.

BEATRIX

Quoi ? Parlez-vous à bon ?

720

BRADAMANTE

C'est chose sérieuse.

BEATRIX

Comment, de vous allez rendre religieuse ?

BRADAMANTE

D'y aller des demain : le plutôt vaut le mieux.

BEATRIX

Non ferez, si Dieu plaît.

BRADAMANTE

Le temps m'est ennuyeux.

725

BEATRIX

Comment, ma chère vie, auriez-vous bien en l'âme
Ce triste pensement, qui jà le coeur m'entame ?

BRADAMANTE

Je serai bien heureuse en un si digne lieu,
Où je m'emploierai toute au service de Dieu.

BEATRIX

Plutôt présentement puissé-je tomber morte,

730

Que vivante, ô m'amour, je vous perde en la sorte!
 Ne vous aurai-je point en mes propos déplu ?
 N'aurai-je imprudemment votre courroux ému ?
 Vous ai-je été trop rude ? Hélas ! N'y prenez garde,
 Ne vous en fâchez point, j'ai failli par mégarde.
 Plutôt ayez Roger, allez-le poursuivant,
 Que vous enfermer vive aux cloîtres d'un couvent.

735

BRADAMANTE

Je ne veux épouser homme qui ne vous plaise.

BEATRIX

Mon Dieu! ne craignez point, j'en serai bien fort aise!
 Aymon le voudra bien. Je m'en vais le trouver
 Pour l'induire à vouloir cet accord approuver.
 Las! ne pleurez donc point ; serenez votre face ;
 Essuyez-vous les yeux et leur rendez leur grâce ;
 Vous me faites mourir de vous voir soupirer.
 Hé! Dieu qu'un enfant peut nos esprits martyrer !

740

745

ACTE III

SCÈNE I

Léon, Roger.

LÉON

Si par votre valeur qui n'a point de pareille,
Bradamante j'acquiers, du monde la merveille,
Que j'en recevrai d'aise, et que j'aurai d'honneur !
Ô que je vous serai tenu d'un si grand heur!

ROGER

Ah ! Quel malheur me suit ! Méchante destinée!

750

LÉON

Mon âme à la servir est si fort obstinée,
À l'aimer, l'adorer, qu'en moi plus je ne vis ;
Je ne vis qu'en ses yeux, que jamais je ne vis.
Une heure m'est un siècle, un jour mille ans me dure,
Que je ne suis l'objet de si belle figure.

755

ROGER

Hélas pauvre Roger, qu'extrême est ton malheur!

LÉON

Que n'est à mon amour égale ma valeur,
Pour mériter sa grâce ! Ô Nature fautive,
Indigne tu m'as fait de cette âme emperière!
Je ne me suis pas bon, je connais mon défaut ; 760
De la main d'un plus digne accommoder me faut.
Pourquoi me connaissant me suis-je laissé prendre
Aux rets d'une beauté que je ne puis prétendre ?
Amour est bien aveugle, aveugle il est vraiment,
De nous contraindre aimer si dissemblablement. 765
Las! frère, c'est de vous qu'elle dût être dame.

ROGER

Ha propos douloureux qui me torturent l'âme!
Ma force s'affaiblit ; frissonner je me vois ;
Mon sang et sens se trouble et ne suis plus à moi.

LÉON

Quoi ? vous sentez-vous mal ? La couleur vous abaisse. 770

ROGER

Vos langoureux discours me plongent en tristesse.

LÉON

Ha là mon bon ami, c'est de franche amitié
Que vous avez ainsi de mes tourments pitié.
Prenons bon coeur tous deux, car aujourd'hui j'espère
Recevoir beaucoup d'heur. 775

ROGER

Moi beaucoup de misère.

LÉON

Je serai de ma Dame aujourd'hui le vainqueur,
Et tenu d'un chacun pour brave belliqueur
Par votre vaillantise : or' qu'il soit déshonnête
De se vouloir parer d'une fausse conquête.

780

ROGER

Ma vie est toute votre ; elle fut aux enfers
Si, prompt, vous ne m'eussiez tiré d'entre les fers.
Quand au fond d'une tour votre tante inhumaine
Me détint pour souffrir une cruelle peine,
Votre âme pitoyable élargir me voulut.
Vous me fustes alors ma vie et mon salut.
Faites-en votre propre ; elle vous est acquise.
Ne craignez le hasard d'une dure entreprise :
Pour vous je gravirai sur les rochers moussus,
Et plongerais mon chef dedans les flots bossus ;
J'irai nu de poitrine à travers mille piques,
A travers les lions et les ourses Libyques.
Je ne vis que pour vous, et déjà m'est à tard
Que je n'entre pour vous en quelque bon hasard.
J'irai quand vous plaira sous vos armes combattre
La guerrière beauté que votre âme idolâtre.

785

790

795

LÉON

Mon frère, ô que le jour bienheureux m'éclaira,
Quand des seps outrageux ma main vous retira.
Nulle chose m'émeut à ce plaisir vous faire,

Sinon votre vertu, qui nous était contraire. 800
C'est un étrange cas, le dommage que fit
Votre extrême valeur, quand elle nous défit,
M'engrava dedans l'âme une amitié soudaine,
Au lieu de vous porter une implacable haine.
Mais vraiment votre coeur en est bien dégagé. 805
Je vous suis maintenant beaucoup plus obligé.
Par vous j'aurai le bien qui d'amour me consomme.

ROGER

Et moi le plus grief mal que jamais souffrit homme.

LÉON

Je vais voir l'Empereur.

ROGER

Le coeur au sein me bat. 810

LÉON

Pour entendre le temps et le lieu du combat :
Demeurez en la tente.

ROGER

Allez à la bonne heure.

LÉON

Je reviendrai bientôt.

ROGER

Faites peu de demeure. 815
 Astres qui conduisez la torche de nos jours,
 Tournants sous le mouvoir de vos célestes cours
 Abrégez ma détresse, accourcissant ma vie,
 Trop long temps jusqu'ici des malheurs poursuivie.
 L'espoir ne flatte plus ma douteuse raison. 820
 Je n'ai plus qu'espérer, je suis sans guérison.
 Quel étrange destin! ô ciel, je vous appelle,
 Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle :
 Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
 Délivrer à un autre un amour qui est mien, 825
 En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
 M'enfiellant l'estomac d'une amère tristesse.
 Ô des pauvres mortels aventureux desseins!
 Ô attente trompeuse ! Ô longs voyages vains!
 Ô nuisible entreprise ! Hélas ! Pour me défaire 830
 Des brigues de Léon, mon rival adversaire
 Que j'avais en horreur, je fus naguère exprès
 Jusqu'aux murs de Belgrade ou campagneaient les Grecs,
 Pour rompre son armée, en combattant l'occire
 Avec son père Auguste, et conquêter l'Empire. 835
 Mais quoi ? De ce haineur l'amitié me sauva.
 Celui que j'offensais à mon bien se trouva.
 Je le cherchais à mort, il me donna la vie.
 J'étais jaloux de lui, je lui livre m'amie.
 L'eussé-je refusé, d'un tel bienfait ingrat, 840
 Me priant d'éprouver Bradamante au combat ?
 M'en fussé-je excusé ? Lui fussé-je allé dire
 Que j'avais nom Roger, que j'allais pour l'occire ?
 Hélas! non. Mais quoi donc ? Las! je ne sais ; je suis
 En une mer de maux, en un gouffre d'ennuis. 845

SCÈNE II

BRADAMANTE

Et quoi ? Roger, toujours languirai-je de peine ?
 Sera toujours, Roger, mon espérance vaine ?
 Où êtes-vous, mon coeur ? quelle terre vous tient,
 Quelle mer, quel rivage ha ce qui m'appartient ?
 Entendez mes soupirs, Roger, oyez mes plaintes ; 850
 Voyez mes yeux lavez en tant de larmes saintes,
 O Roger, mon Roger, vous me cachez le jour,
 Quand votre oeil, mon soleil, ne luit en cette Cour.
 Comme un rosier privé de ses roses vermeilles,
 Un pré de sa verdure, un taillis de ses feuilles, 855
 Un ruisseau de son onde, un champ de ses épis,
 Telle je suis sans vous, telle et encore pis.
 Quelque nouvelle amour (ce que Dieu ne permette)
 Vous échaufferait point d'une flamme secrète ?
 Quelque face angélique aurait point engravé 860
 Ses traits dans votre coeur de ses yeux esclavé ?
 Hé, Dieu! que sais-je ? Hélas ! Si d'Aymon la rudesse
 Vous a désespéré de m'avoir pour maîtresse,
 Que pour vous arracher cet amour ennuyeux
 Vous soyez pour jamais éloigné de mes yeux! 865
 Vous ne l'avez pas fait, votre âme est trop constante ;
 Vous ne sauriez aimer autre que Bradamante.
 Retournez donc, mon coeur, las ! Revenez à moi,
 Je ne saurais durer si vos yeux je ne vois.
 Je ressemble à celui qui, de son or avare, 870
 Ne l'éloigne de peur qu'un larron s'en empare,
 Toujours le voudrait voir, l'avoir à son côté,
 Craignant incessamment qu'il ne lui soit ôté.
 Retournez donc, mon coeur, ôtez-moi cette crainte :
 Las votre seule absence est cause de ma plainte! 875

Comme, quand le Soleil cache au soir sa clarté,
Vient la palle frayeur avec l'obscurité,
Mais sitôt qu'apparaît sa rayonnante face,
La nuit sombre nous laisse, et la crainte se passe ;
Ainsi sans mon Roger je suis toujours en peur, 880
Mais quand il est présent, elle sort de mon coeur.
Comme durant l'Hiver, quand le Soleil s'absente,
Que nos jours sont plus courts, sa torche moins ardente,
Viennent les Aquilons dans le ciel tempêter,
On voit sur les rochers les neiges s'affester, 885
Les glaces et frimas rendre la terre dure,
Le bois rester sans feuille, et le pré sans verdure :
Ainsi quand vous, Roger, vous absentez de moi,
Je suis en un hiver de tristesse et d'émoi.
Retournez donc, Roger, revenez ma lumière, 890
Las ! Et me ramenez la saison printanière.
Tout me déplait sans vous, le jour m'est une nuit ;
Tout plaisir m'abandonne, et tout chagrin me suit :
Je vis impatiente, et si guère demeure
Votre oeil à me revoir, il faudra que je meure, 895
Que je meure d'angoisse, et qu'au lieu du flambeau
De notre heureux hymen, vous trouvez mon tombeau.

SCÈNE III

Léon, Charlemagne.

LÉON

Sire, ce m'est grand heur qu'au théâtre du monde,
Ici, dans votre France, en Chevaliers féconde
Et féconde en vertus, vos yeux j'aie ce jour 900
Témoins de ma prouesse, et de ma ferme amour,
Et que votre bonté pour fruit de ma victoire

Me face recevoir du bien et de la gloire.
Bradamante est mon âme, et ne crains de mourir,
Si mourir me convient en voulant l'acquérir. 905
Mais j'espère (et le ciel cette faveur me face)
Qu'avecques de l'honneur je conquerrai sa grâce.
Quoi que soit, je lui veux ma vie aventurer,
Et l'avoir pour maîtresse ou la mort endurer.
Je prie votre bonté que promesse on me tienne, 910
Et qu'ayant la victoire elle demeure mienne.
Vous n'auriez point d'honneur qu'on me vint décevoir
Et qu'on m'ôtât, vainqueur, ce que je desse avoir.

CHARLEMAGNE

N'ayez doute, mon fils ; n'ayez point cette crainte.
Ma parole est toujours inviolable et sainte. 915
Si Bradamante en force au combat vous passez,
Vos pas ne seront point ingratement tracez.
Vous l'aurez pour épouse avec la gloire acquise
D'avoir fait preuve ici de votre vaillantise.
Allez à la bonne heure et ne vous épargnez. 920
Montrez-vous digne d'elle et son amour gagnez.
La lice est toute prête, allez en votre tente
Endosser le harnois, j'aperçois Bradamante.

SCÈNE IV

Bradamante, Hippalque, Charlemagne.

BRADAMANTE

Hippalque, mon amour, que ferai-je ? tu vois
Que j'aime un arrogant qui est sourd à ma vois, 925
Qui se rit des langueurs dont sa beauté me lime,

Qui n'a que sa valeur et sa force en estime.
Las pauvrette !

CHARLEMAGNE

Ma fille, il vous faut apprêter.
Léon veut par le fer votre amour conquêter.
Il s'offre à la bataille avecques la cuirasse,
Le brassard, le bouclier, l'armet, la coutelace.
Il ne tardera guère ; allez, dépeschez-vous :
Je désire beaucoup que l'ayez pour époux.

930

BRADAMANTE

Sire, par votre loi je ne serai tenue
De prendre aucun maro qui ne m'aura vaincue.

935

CHARLEMAGNE

Je ne l'entends qu'ainsi, telle est ma volonté.

BRADAMANTE

J'espère qu'il sera de ma main surmonté.

HIPPALQUE

Il n'est venu si loin de la mer Thracienne
Sans avoir balancé votre force à la sienne.

940

BRADAMANTE

Ce débile Grégeois, ce jeune efféminé ?

HIPPALQUE

Voyez combien il est à combattre obstiné.

BRADAMANTE

Il se pense assez fort pour vaincre une pucelle.

HIPPALQUE

Pucelle qui a peu d'hommes pareils à elle.

BRADAMANTE

Il a sous cet espoir son voyage entrepris.

945

HIPPALQUE

S'il n'a point d'autre attente, il n'aura pas le prix.

BRADAMANTE

Plutôt palle à ses pieds je resterai sans âme,
Qu'autre que mon Roger m'ait jamais pour sa femme.
Est l'empire Grégeois de beautés dépourvu ?
Pourquoi me poursuit-il ? je ne l'ai jamais vu.
Veut-il avoir de force en son lit une amie ?
Ne sait-il pas assez que Roger est ma vie,
Que je n'aime que lui ? Pourquoi vient-il tenter
Le désir de mon père, et ses sceptres vanter ?
Ce n'est rien de grandeurs, de royaumes, d'empires,
De havres et de ports, de flottes, de navires,
Si l'amour nous bourrelle. Et vaudrait mieux cent fois
Mener paître, bergère, un troupeau par les bois,
Contente en son amour, qu'Emperière du monde
Régir sans son ami toute la terre ronde.

950

955

960

HIPPALQUE

Mais pensons à combattre. Il est temps d'aviser
De vestir le harnois et l'épée aiguïser,
Puis que Léon est prêt, que la lice est ouverte,
Et la place de peuple autour du champ couverte.

BRADAMANTE

Je serai tôt armée, et prête de ranger
Avec le fer luisant ce fâcheux étranger.

965

SCÈNE V

ROGER *(sous les armes de Léon)*

Ô Dieu ! jusques à quand ardra sur moi ton ire ?
Jusqu'à quand languirai-je en ce cruel martyre ?
Jusqu'à quand ma pauvre âme habitera ce corps ?
Quand serai-je insensible en la plaine des morts ?
Qui suis-je ? où suis-je ? Où vais-je ? Ô dure destinée
O fatale misère à me nuire obstinée !
Quel harnais est-ceci ? Contre qui l'ai-je pris ?
Quel combat ai-je à faire ? Hé Dieu qu'ai-je entrepris !
Veillé-je ou si je dors ! sont ce point des alarmes
De l'enchanteur Atlant, ou d'Alcine les charmes ?
Me voici déguisé, mais c'est pour me tromper.
Je porte un coutelas, mais c'est pour m'en frapper.
J'entre dans le combat pour me vaincre moi-même.
Le prix de ma victoire est ma dépouille même.
Qui vit onc tel malheur ? Léon triomphera
De Roger, et Roger sa victoire acquerra :
Je suis ore Léon et Roger tout ensemble.
Chose étrange ! Un contraire au contraire s'assemble.

970

975

980

Qu'il m'eust bien mieux valu souffrir l'affliction 985
 D'où Léon me tira, que cette passion!
 Hélas je suis entré d'un mal en un martyre!
 De tous âprs tourments mon tourment est le pire.
 A mon sort les Enfers de semblables n'ont rien :
 Ils ont divers tourments, mais moi je suis le mien, 990
 Moi-même me punis, moi-même me bourrelle ;
 Je suis mon punisseur et ma peine cruelle ;
 Je me suis ma Mégère et mes noirs coulevreaux,
 Mes cordes et mes fers, mes fouets et mes flambeaux.
 O piteux infortune! Ai-je « té si mal sage, 995
 Si privé de bon sens que jurer mon dommage ?
 Que promettre à Léon de lui livrer mon coeur,
 Et d'être de moi-même à son profit vainqueur ?
 Encor si à moi seul je faisais cet outrage.
 Mais Bradamante, hélas ! Le souffre davantage. 1000
 Il faut n'en faire rien. Mais quoi ? tu l'as promis.
 C'est tout un ; ne m'en chaut, il n'était pas permis.
 Si ma promesse était de faire à Dieu la guerre,
 À mon père, à ma race, à ma natale terre,
 La devrai-je tenir ? Non, non, serait mal fait. 1005
 De promesse méchante est très méchant l'effet.
 Voire, mais tu lui es attenu de ta vie.
 Las ! De ma vie, oui bien, mais non pas de m'amie.
 Il est venu de Grèce en France sous ta foi.
 S'est offert au combat se faisant fort de toi ; 1010
 Tout son honneur y pend, il n'est pas raisonnable
 De lui fasser promesse étant son redevable.
 Allons donc, de par Dieu, puis que j'y suis tenu.
 Combattons l'estomac, le col ou le flanc nu,
 Pour mourir de la main de celle que j'offense. 1015
 Je recevrai la peine en commettant l'offense.
 Je ne puis mieux mourir, puis qu'il faut que ce jour
 M'arrache par ma faute et : la vie et l'amour.

Mais d'ailleurs je foudrais car de ma foi promise
 Je ne m'acquitte point combattant par feintise : 1020
 Puis l'ennui de la vierge en deviendrait plus grand
 Et se tuerait possible avec le même brand.
 Quoi donc ? L'offenserai-je ? Hélas! Je n'ai pas garde!
 Je me mettrai l'épée au coeur jusqu'à la garde
 Si je voyai rougir sur son estomac blanc 1025
 Ou dessus son armure une goutte de sang.
 Je ne veux que parer aux coups de son épée,
 Sans qu'elle soit au vif de la mienne frappée.

SCÈNE VI

BRADAMANTE

Si je le puis atteindre avec le coutelas,
 Je l'enverrai chercher une femme là-bas. 1030
 Ce mignon, ce beau-fils, qui n'a bougé de Grèce,
 Et qui ne fait jamais preuve de sa prouesse,
 N'a couru la fortune et ne s'est hasardé :
 Mais s'est toujours le corps sans mal contre-gardé,
 Contant de son beau nom, et ores vient en France 1035
 Faire monstre à nos yeux de sa magnificence.
 Aux François ne se voit un teint si délicat,
 Mais une main robuste endurcie au combat.
 La sueur du harnais est notre commun baume.
 Les combats, les assauts sont l'ébat du royaume. 1040
 Les cuirasses d'acier, les armets bien fourbis,
 Les brassards, les cuissots sont nos riches habits.
 Nos lits sont une tente, et souvent la vouture
 De ce grand Ciel courbé nous sert de couverture.
 Notre âme est courageuse, et ne craint nul effort. 1045
 Nous ne prison rien tant qu'une honorable mort,

Et nous, Filles, n'avons nos poitrines éprises
Des yeux de nos amants, mais de leurs vaillantises.
Or vienne ce musqué, qui ne fait jamais rien
Et qui n'est renommé que pour l'Empire sien :
A son dam apprendra qu'il n'est point de vaillance
Qu'on doive comparer à la valeur de France,
Et qu'acquérir ne faut par importunité,
D'une fille l'amour qu'on n'a point mérité.

1050

ACTE IV

SCÈNE I

La Montagne, Aymon, Beatrix.

LA MONTAGNE

Qui eut jamais pensé que ce prince de Grèce
Eut en lui tant de coeur, tant de force et d'adresse,
Vu qu'il n'était connu des Paladins Français,
Et qu'on prise assez peu les armes des Grégeois ?
Toutefois il est brave et vaillant au possible.
Son âme est généreuse et sa force invincible.

1055

1060

AYMON

Que dit ce gentilhomme ?

LA MONTAGNE

Il est César de nom,
Mais il l'est maintenant de fait et de renom.

AYMON

C'est de Léon qu'il parle, écoutons-le un peu dire.

LA MONTAGNE

Chacun lui fait honneur, tout le monde l'admire.

1065

AYMON

Il a doncques vaincu ; nous voilà hors d'ennui.

LA MONTAGNE

Certe il est digne d'elle autant qu'elle de lui.

BEATRIX

Arraisonnons-le un peu.

AYMON

J'en ai fort grande envie.

Et quoi ? Notre bataille est-elle jà finie ?

1070

LA MONTAGNE

C'en est fait.

AYMON

Et qui gagne ?

LA MONTAGNE

Ils ont égal honneur.

AYMON

Égal ? comment cela ?

LA MONTAGNE

Mais Léon est vainqueur.

1075

AYMON

Ha que j'en ai de joie !

BEATRIX

Et moi, que j'en suis aise !

AYMON

Je ne saurais ouïr chose qui tant me plaise!
Mais de grâce contez comme tout s'est passé.

LA MONTAGNE

Autour du camp était tout le peuple amassé, 1080
Et Charles devisait avec les preux de France,
Quand les deux champions après la révérence
Se plantent opposez l'un à l'autre, aux deux bouts,
L'un attisé d'amour, et l'autre de courroux.
Un panache ondoyait sur leurs brillantes armes. 1085
Chacun prisait le port de ce pair de gendarmes,
Leur démarche et leur grâce : ils semblaient deux soleils,
Ils paraissaient en force et prouesse pareils.
Ils firent quelque pause aux portes des barrières,
S'entroeillant l'un l'autre au travers des visières : 1090
Et ressemblait la vierge, au mouvoir de son corps,
Un généreux cheval qu'on retient par le mors
Trop ardent de la course, et qui, l'oreille droite,
La narine tendue et la bouche mouette,
Frappe du pied la terre, et marchant ça et là, 1095

Monstre l'impatience et la fureur qu'il a.
 La voix ne fut sitôt de la trompette ouïe,
 Que l'épée en la main elle court réjouie
 Contre son adversaire, et semble à l'approcher
 D'une tourmente émue encontre un grand rocher. 1100
 L'autre marche à grand pas, et plus grave, ne montre
 Avoir tant de fureur qu'elle, à ce dur rencontre :
 Il saque au poing l'épée, et détourne et soutient
 Les grands coups qu'elle rue, et ferme se maintient.
 Comme une forte tour sur le rivage assise, 1105
 Par les vagues battue, et par la froide bise,
 Ne s'en ébranle point, dure contre l'effort
 De l'orage qui bruit et tempête si fort,
 Ainsi lui sans ployer sous l'ardente furie
 Et les âpres assauts de sa douce ennemie 1110
 Qui chamaille sans cesse, ores haut, ores bas,
 Par le chef, par le col, par les flancs, par les bras,
 Ne s'émeut de la charge, ains s'avance, ou se tourne,
 Ou recule en arrière, et le malheur détourne.
 Il s'arrête parfois, et par fois s'avançant, 1115
 De la main et du pié se va comme élançant,
 Puis soudain se retire, et jette la rudache
 Au devant de l'épée et rend le coup plus lâche.
 Il tire peu souvent, et encores ses coups,
 Comme en feinte tirés, sont débiles et mous. 1120
 Il prend garde à frapper où sa dextre ne nuise,
 Et là par grande adresse à tous les coups il vise :
 Mais elle s'en courrouce, et ce courtois devoir
 Fait redoubler sa haine, ainsi qu'il semble à voir.
 Tantôt fier du tranchant, et tantôt de la pointe ; 1125
 Elle cherche où l'armure est à l'armure jointe ;
 Elle voltige, et tourne incessamment la main,
 Le sonde en tous endroits, mais son labeur est vain.
 Comme un qui pour forcer une ville travaille,

Ceinte de grands fossés et d'épaisse muraille 1130
 De toutes parts flanquée, ore fait son effort
 Contre un gros boulevard ou contre un autre fort,
 Ore bat une tour, ore assaut une porte,
 Ore donne escalade à la muraille forte,
 S'attaque à tous endroits, en vain essaye tout : 1135
 Il y perd ses soldats et n'en vient point à bout.
 La vierge ainsi se peine, et tant moins elle espère
 Vaincre son ennemi, d'autant plus se colère,
 D'autant plus fait d'effort ; le feu sort de ses coups,
 Et ne saurait briser mailles, lames, ni clous. 1140
 En fin elle se lasse, et halette de peine ;
 Elle fond en sueur et se met hors d'haleine ;
 La main lui devient faible, et ne peut plus tenir
 L'indigne coutelas, et l'écu soutenir.
 La force lui défaut : mais la colère aigüe, 1145
 La honte et le dépit de se trouver vaincue
 Lui renfle le courage : et lâchant le pavois
 Prend à deux mains l'épée, et bat sur le harnois
 Comme sur une enclume au milieu d'une forge,
 Où quelque grand Cyclope un corps d'armures forge. 1150
 Ses coups drus et pesants passent l'humain pouvoir ;
 La force lui redouble avec le désespoir ;
 D'ahan elle se courbe, et semble avoir envie
 De perdre en cet effort la victoire et la vie.
 Léon frais et dispos comme en ayant pitié, 1155
 Pour finir ce combat, entrepris d'amitié,
 Commence à la presser la suivre, la contraindre,
 Feint redoubler ses coups, sans toutefois l'atteindre,
 La poursuit, la resserre ; il la pousse et la point,
 Et lasse la réduit jusques au dernier point. 1160
 Charles fait le signal, et Léon se retire :
 Bradamante frémit de deuil, de honte, et d'ire.
 Le Conseil s'assembla, qui, de Charles requis,

Dit que Léon avait Bradamante conquis,
Qu'il la devait avoir pour légitime épouse.

1165

AYMON

Et que dit l'Empereur ?

LA MONTAGNE

Qu'il entend qu'il l'épouse.

AYMON

O Dieu, que de ta main les faits sont merveilleux!
Tu as ore abattu le coeur des orgueilleux :
Bradamante a trouvé maintenant qui la dompte.

1170

BEATRIX

Elle n'en faisait cas.

AYMON

Mais elle en avait honte.
Je vais trouver le Roi, pour ensemble aviser
De l'endroit et du jour de les faire épouser.

SCÈNE II

ROGER

Gouffres des creux enfers, Tenariens rivages,
Ombres, Larves, Fureurs, Monstres, Démons et Rages,
Arrachez-moi d'ici pour me rouer là-bas :
Tous tous à moi venez, et me tendez les bras.

1175

Je sens plus de douleurs, je souffre plus de peines
 Qu'on n'en saurait souffrir sur vos dolentes plaines. 1180
 Je suis au désespoir, je suis plein de fureur ;
 Je ne projette en moi que désastre et qu'horreur.
 Je ne veux plus du jour, j'ai sa lampe odieuse ;
 Je veux chercher des nuits la nuit la plus ombreuse,
 Un lieu le plus sauvage et le plus écarté 1185
 Qui se trouve sur terre, un rocher déserté,
 Solitaire, effroyable, où, sans détourbier d'homme,
 Le dueil, l'amour, la rage, et la faim me consomme.
 Où me puis-je laver de l'horrible forfait
 Que j'ai, monstre exécration, à ma maîtresse fait ? 1190
 Je l'ai prise de force, et de force ravie
 A moi, à son amour, et à sa propre vie,
 Pour la donner en proie, et en faire seigneur
 (Ingrate cruauté!) son principal haineur ?
 Ô terre, ouvre ton sein! ô ciel lâche ton foudre, 1195
 Et mon parjure chef broye soudain en poudre!
 J'ai madame conquise, et un autre l'aura ;
 J'ai gagné la victoire, un autre en bravera.
 Ainsi pour vous, taureaux, vous n'escorchez la plaine ;
 Ainsi, pour vous, moutons, vous ne portez la laine ; 1200
 Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruche,
 Ainsi pour vous, oiseaux, aux bois vous ne nichez.
 Ha regret éternel, crève-cœur, jalousie,
 Dont ma détestable âme est justement saisie!
 Mourons tôt, dépêchons, ne tardons plus ici ; 1205
 Allons voir les Enfers le Royaume noirci ;
 Je n'ai plus que du mal, et des langueurs au monde ;
 Ce qu'il ha de plaisir à douleur me redonde.
 Adieu cuirasse, armet, cuissots, grèves, brassards ;
 Adieu, rudache, épée, outils sanglants de Mars, 1210
 Dont le Troyen Hector s'arma jadis en guerre :
 Je ne vous verrai plus, devalé sous la terre.

Et vous Maîtresse adieu adieu Maîtresse hélas !
 Pardonnez-moi ma coulpe, et n'y repensez pas.
 J'ai failli, j'ai forfait, il faut qu'on me punisse.
 Je soumets corps et âme à tout épre supplice.
 Je ne refuse rien, pourvu que mon tourment
 Tire de votre coeur tout mécontentement,
 Que vous me pardonnez devant que je trépasse,
 Si que mourir je puisse en votre bonne grâce.

1215

1220

SCÈNE III

Bradamante, Hippalque.

BRADAMANTE

Ha fille misérable et regorgeant de maux!
 Ô du Sort outrageux trop outrageux assauts!
 Ô malheureuse vie en misères plongée !
 Ô mon âme, ô mon âme à jamais affligée !
 Que ferai-je ? où irai-je ? Et que dirai-je plus ?
 Je suis prise à mes rets, je suis prise à ma glus.
 Ah Bradamante où est ta prouesse guerrière ?
 Où est plus ta vigueur et ta force première ?
 Bras traîtres, traîtres acier, et pourquoi n'avez-vous
 Poussé dans son gosier la roideur de vos coups ?
 Une goutte de sang n'est de son corps sortie ;
 Nulle écaille ne lame est de son lieu partie ;
 Il n'a point chancelé, ferme comme une tour
 Que la mer abayante assaut tout alentour.
 Et folle je pensais ne trouver rien sur terre
 Que Roger seulement, qui me vainquit en guerre :
 Toutefois ce Grégeois qui n'est pareil à lui,
 Qui n'acquiesce onc honneur, m'a domptée aujourd'hui.
 Las! Roger, où es-tu, où es-tu ma chère âme ?

1225

1230

1235

Où es-tu, mon Roger ? en vain je te réclame, 1240
Tu n'entends à mes cris. Es-tu seul des mortels
Qui n'aies entendu publier mes cartels ?
Chacun l'a su, Roger : les peuples Ibérides,
Les Mores, les Persans, les Getes, les Colchides,
Et tu l'ignores seul ; cela toi seul ne sais, 1245
Qu'épandre pour toi seul par le monde je fais.

HIPPALQUE

Hé mon Dieu, que vous sert cette larmeuse plainte ?
Pourquoi vous gênez-vous d'une chose contrainte ?
Pourquoi pleurez-vous tant ? Que soupirez-vous tant ?
Pensez-vous le malheur rompre en vous tourmentant ? 1250

BRADAMANTE

Ma compagne, m'amie, hé que j'ai de tristesse!
Le deuil, l'amour, la haine et la crainte m'opprime.
Je suis au désespoir, au désespoir je suis :
Je n'ai plus que la mort pour borner mes ennuis.

HIPPALQUE

Ne vous desolez point. Il n'y a maladie, 1255
Tant soit elle incurable ; où lon ne remédie :
Il faut prendre courage et toujours espérer.
Dieu vous peut (s'il lui plaît) de ces malheurs tirer.

BRADAMANTE

Et comment ? Quel moyen ? Qu'à Léon j'obéisse
Par ses armes vaincue, et sois Impératrice ? 1260
Ha non! plutôt la mort se coule dans mon sein,
Et plutôt me puissé-je enferrer de ma main

Que d'être oncques à lui : j'en suis là résolue.
 Je sais que d'un chacun j'en serai mal voulue :
 Charles s'en fâchera, et mon père sur tous
 Vomira contre moi le fiel de son courroux.
 Je serai justement inconstante estimée,
 Des Grecs et des François impudente nommée ;
 Léon j'offenserai : mais tout m'est plus léger
 Et de moindre peché que d'offenser Roger.

1265

1270

HIPPALQUE

Je vois Marphise seule, allons par devers elle :
 Elle en pourra possible avoir quelque nouvelle.

SCÈNE IV

Marphise, Bradamante, Hippalque.

MARPHISE

Quelle fureur, mon frère, à votre esprit époint
 De quitter votre Dame et ne la revoir point ?
 D'abandonner la Cour, et moi votre germaine,
 Me laissant en détresse, et Bradamante en peine ?
 La pauvre Bradamante, ha que j'en ai pitié!
 Jamais ne fut je crois, plus constante amitié.
 Las ! Que sera-ce d'elle ? Elle avoir espérance
 Qu'au bruit de son cartel vous reviendriez en France ;
 Un chacun l'estimait, son père en avait peur,
 Qui a tant ce Léon et son Empire au coeur :
 Et ores la pauvrette, et moquée et trompée,
 Est la femme du Grec par le droit de l'épée.

1275

1280

BRADAMANTE

Dieu m'en garde, ma soeur, je veux plutôt mourir.

1285

MARPHISE

Hélas ! Que je voudrais vous pouvoir secourir.
Mais quoi ? tout est perdu, que saurions-nous plus faire ?
La peine en est à vous, et la coulpe à mon frère.
Prenez le sort en gré, c'est Dieu qui l'a permis.
Léon vous doit avoir, puis qu'on lui a promis.

1290

BRADAMANTE

Jamais, ma soeur.

MARPHISE

Mais quoi ? Serait-il raisonnable ?

BRADAMANTE

Le soit ou ne le soit, mon coeur est immuable.

MARPHISE

Quelle excuse aurez-vous de ne le faire pas ?

BRADAMANTE

J'aurai pour mon excuse un violent trépas.

1295

MARPHISE

Un trépas ! Et pourquoi ? N'avances point votre heure.

BRADAMANTE

Je mourrai, je mourrai : je n'ai chose meilleure.

MARPHISE

Et que dirait Roger entendant votre mort ?

BRADAMANTE

Que morte je serai pour ne lui faire tort.

MARPHISE

Mais il aurait causé votre mort outrageuse.

1300

BRADAMANTE

Non, ainçois la fortune à mon bien envieuse.

MARPHISE

Il mourrait à l'instant qu'il saurait votre fin.

BRADAMANTE

J'ai peur qu'il soit déjà de la mort le butin.

MARPHISE

Non est pas, si Dieu plaît il en serait nouvelle.

BRADAMANTE

S'il vit, il est épris de quelque amour nouvelle.

1305

MARPHISE

N'ayez peur qu'il soit onc d'autre amour retenu.

BRADAMANTE

Qu'au bruit de ce combat n'est-il donques venu ?

MARPHISE

Hélas! je n'en sais rien ; j'ai peur qu'il soit malade.

BRADAMANTE

Léon lui aurait bien dressé quelque embuscade,
Comme il est fraudulent, et l'aurais pris, de peur
Qu'il fût à son dommage encontre moi vainqueur.

1310

HIPPALQUE

Je sais bien un moyen pour brouiller tout l'affaire.

MARPHISE

Et quel ? Ma grand amie.

BRADAMANTE

Et que faudrait-il faire ?

MARPHISE

Je vole toute d'aise.

1315

BRADAMANTE

Hippalque, mon amour.

MARPHISE

Mon coeur et je te prie, fais nous quelque bon tour.

HIPPALQUE

La fourbe est bien aisée, il faut que vous, Marphise,
Allez vers l'empereur, et que de galantise
Soutenez qu'on fait tort à votre frère absent, 1320
Mariant Bradamante, et la lui ravissant,
Vu qu'ils ont devant vous par paroles expresses
Fait de s'entre-espouser l'un à l'autre promesses :
Qu'un sceptre ne doit pas la faire varier,
Qu'on ne la saurait plus à d'autres marier : 1325
Que si par arrogance elle veut contredire,
Les armes en la main soutiendrez votre dire.
Bradamante y sera qui, le front abaissant,
Ira par son maintien vos propos confessant ;
Lors Charles et ses pairs ne voulant faire outrage 1330
À Roger, suspendront ce dernier mariage.
Il viendra ce pendant, ou quelque autre moyen
Se pourra présenter commode à notre bien.

MARPHISE

J'approuve ce conseil : car si Léon s'y treuve,
Il faudra qu'avec moi par l'honneur il s'épreuve 1335
Pour défendre sa cause, et j'espère qu'après
Vous n'aurez plus de mal de lui, ni d'autres Grecs.

SCÈNE V

Léon, Charles, Aymon, Marphise, Béatrix.

LÉON

Magnanime empereur, dont le nom vénérable
Est aus fiers Sarrasins et aux Turcs redoutable,
Qui le sceptre François faites craindre par tout 1340
D'un bout de l'univers jusques à l'autre bout,
Et qui ce grand Paris, votre cité Royale,
En majesté rendez aux deux Romes égale,
Heureuse est votre France, et moi plein de grand
De m'être ici trouvé pour voir votre grandeur, 1345
Et d'avoir eu de vous témoignage honorable
Aux prix de ma valeur, qui vous est redevable.

CHARLES

Mon fils, votre vertu s'est montrée à nos yeux
Comme l'alme clarté d'un soleil radieux.
Ma voix ne la saurait rendre plus héroïque. 1350
Le témoignage est vain en chose si publique.
Vraiment vous méritez d'un Auguste le nom,
Et méritez aussi d'être gendre d'Aymon,
Bradamante épousant, que votre vaillantise
Et votre ferme amour a doublement conquise. 1355

LÉON

Sire, vous plaît-il pas la faire ici venir,
Pour de notre noçage ensemble convenir ?

CHARLES

Je le veux. Ha voici le bon Duc de Dordonne,

Noble sang de Clairmont qui vous affectionne,
 Votre race et vaillance il honore : et voici 1360
 La duchesse sa femme, et Bradamante aussi.
 Vous, Aymon, savez bien que le prince de Grèce,
 Aussi grand en vertu comme il est en noblesse,
 Poursuit votre alliance, et s'est acquis vainqueur
 En publique combat votre fille, son coeur. 1365
 Ore voulez-vous pas vos promesses conclure,
 Et déterminer jour pour la noce future ?

AYMON

Ouy, Sire. Je n'ai rien qui me plaise si fort
 Que me voir allié d'un prince si accort.
 Je me sens bienheureux, et Bradamante heureuse 1370
 D'entrer en une race et noble et valeureuse.

LÉON

Moi plus heureux encor, d'avoir une beauté
 Dont mon coeur si long temps idolâtre a été,
 Et qui, vraie Amazone, est aussi belliqueuse
 (Rare faveur du ciel) que belle et gracieuse. 1375
 Puis elle est d'un estoc d'hommes vaillants et forts,
 Les premiers de la terre en martiaux efforts,
 De Renauts, de Rolands, les foudres de la guerre,
 D'Ogers et d'Oliviers, plus craints que le tonnerre.

CHARLES

Tout l'Orient n'est point en gemmes si fécond
 Qu'est en hommes guerriers la race de Clairmont. 1380
 Jadis le cheval grec n'eut les entrailles pleines
 De tant de bons soldats et de bons capitaines
 Que de cette famille, il en sort tous les jours,

Indomptés de courage aux belliqueux étours. 1385
La loi de Jésus-Christ par eux est maintenue,
Et la fureur païenne en ses bords retenue,
Comme un torrent enflé, qui par la plaine bruit
Et jà prez et jardins de ses ondes détruit,
Entraînerait maisons, granges, moulins, étables, 1390
S'il n'était arrêté par remparts défensables,
Qui rompent sa fureur, et ne permettent pas
Qu'il déborde, et s'épande aux endroits les plus bas.

AYMON

C'est par votre vertu, que cette heureuse France
Sert encore Jésus-Christ, vous êtes sa défense. 1395

CHARLES

La puissance Chrétienne accroîtra de moitié
Par ce noeu conjugal qui joint notre amitié,
Quand l'un et l'autre Empire, unissant ses armées,
Guerroiera les Païens aux terres Idumées,
Ou en la chaude Égypte, en l'Afrique, et aux bords 1400
De l'Espagne indomptée, où j'ai fait tant d'efforts.

BEATRIX

Mais pensons d'ordonner du jour du mariage,
A fin qu'on se prépare et mette en équipage.

LÉON

Ce ne sera sitôt que j'en ai de desir.

AYMON

Sire, il depend de vous, s'il vous plaît le choisir 1405

CHARLES

Je veux que par tout soit la fête publiée.

MARPHISE

Il n'est pas raisonnable, elle est ja mariée.

AYMON (*BEATRIX*)

Mariée ? Et à qui ? Elle ne le fut onc ;
Jamais n'en fut parlé.

MARPHISE

Elle vous trompe donc.

1410

BEATRIX

Ma fille mariée ?

AYMON

Il n'en fut onc nouvelle.

BEATRIX

Sans le respect que j'ai.

CHARLES

Que sert cette querelle ?
Bradamante est presente, il la faut enquerir.

1415

AYMON

Qu'elle disse à qui c'est.

BEATRIX

Cela me fait mourir.

MARPHISE

C'est à Roger, mon frère.

AYMON (BEATRIX)

Ô Dieu ! Quelle impudence!

CHARLES

Comment le savez-vous ?

1420

MARPHISE

Ce fut en ma présence.

BEATRIX

Ils s'entre-sont promis ?

MARPHISE

Voire avecque serment.

LÉON

J'ai toujours entendu qu'il était son amant.

AYMON (BEATRIX)

Ô qu'elle est effrontee!

1425

MARPHISE

Ô fille déloyale!
Et faut-il sous couleur d'une Aigle impériale,
D'un sceptre, d'un tiare ainsi vous oublier ?
Ô ! Que l'ambition fait nos ames plier!

CHARLES

Mais qu'en dit Bradamante ?

1430

MARPHISE

Et que peut elle dire ?

CHARLES

Levez un peu le front.

AYMON

Ne la croyez pas, Sire.

MARPHISE

Si elle contredit, je la veux défier :
J'ai les armes au poing pour le vérifier.
S'y offre qui voudra, je soutiens obstinée
Qu'elle s'est pour épouse à mon frère donnée,
Et que l'on ne saurait, qui ne lui fera tort,
A d'autres la donner jusqu'à tant qu'il soit mort.

1435

CHARLES

Elle ne répond rien.

1440

MARPHISE

Elle se sent coupable,
Et reconnaît assez mon dire véritable.

AYMON

C'est une pure fraude ourdie encontre moi.
Bradamante à Roger n'a point donné sa foi.
Aussi ne pouvait-elle, étant en ma puissance. 1445
Une telle promesse est de nulle importance.
Puis, où fut-ce ? quand fut-ce ? Était-il jà chrétien ?
Il n'y a que deux jours qu'il combattait, païen,
Nos peuples baptisés : or, étant infidèle,
Il ne pouvait avoir d'alliance avec elle. 1450
C'est abus, c'est abus ; jamais n'en fut rien dit :
Au contraire elle-même a pratiqué l'édit
Qui a conduit Léon, un si notable prince,
Depuis le bord Grégeois jusqu'en cette province,
Pour entrer en bataille : et ore, étant vainqueur, 1455
Qu'on le vienne frauder par un propos moqueur,
Une baye, un affront, et sur tout que vous, Sire,
Veuillez pour tout cela révoquer votre dire,
Il est déraisonnable. Il faut que le combat
Faict aux yeux d'un chacun ait vidé tout débat. 1460

CHARLES

Je ne veux rien résoudre en affaire si grande
Que des gens de conseil avis je ne demande.
Un roi, qui tout balance au poix de l'équité,
Doit juger toute chose avecque mûreté.

MARPHISE

Puisque cette pucelle à Roger s'est donnée, 1465
Léon ne peut l'avoir sous un juste hyménée
Tant que Roger vivra. Qu'ils se battent tous deux
A la lance et l'épée, et cil qui vaincra d'eux
Son rival, envoyé là-bas chez Rhadamante,
Ait sans aucun débat l'amour de Bradamante. 1470

AYMON

Ce n'est pas la raison, Léon a combattu,
Son droit suffisamment est par lui débattu.

MARPHISE

Que vous nuit ce combat ?

AYMON

Il serait inutile.
Car vainqueur ou vaincu Roger n'aura ma fille. 1475

LÉON

J'accepte le party. Non, non, ne craignez point ;
J'ai pour lui cet estoc, qui toujours tranche et point.
Sire, permettez-moi d'entrer encore en lice,
Et que de s'y trouver Roger on avertisse.

CHARLES

Je désire plutôt par douceur accorder 1480
Vos différents esmeus que de vous hasarder.
Je ne veux pas vous perdre, étant de tel mérite
Tous deux braves guerriers et champions d'élite.

Ce serait grande perte à notre chrétienté,
Que l'un de vous mourut outre nécessité.

1485

LÉON

Dieu dispose de tout ; il donnera la victoire
À celui qu'il voudra, l'autre au Styx ira boire.
Marphise, c'est à vous de faire ici trouver
Votre Roger, à fin de nous entréprouver.

SCÈNE VI

Léon, Basile.

LÉON

Quand ce serait Renaut, quand serait Roland même,
Que le ciel a doué d'une force suprême,
Je l'oserais combattre, ayant ce chevalier,
Qui est plus mille fois que nul autre guerrier,
Il n'a point de pareil : que ce beau Roger vienne,
Et l'épée à la main ses promesses soutienne,
Il lui fera bientôt son ardeur apaiser,
Et au lieu d'une amie une tombe espouser.
Mais voilà pas Basile, honneur de notre Grèce,
A qui tous mes secrets fidèlement j'adresse ?
Basile mon ami, je me viens d'engager,
De promesse à la Cour, de combattre Roger.

1490

1495

1500

BASILE

Roger, ce grand Achille, à qui la France toute
Ne saurait opposer Paladin qu'il redoute!

LÉON

C'est ce même Roger.

BASILE

Il n'est pas à la Cour.

1505

LÉON

Sa soeur Marphise y est.

BASILE

Est ce un combat d'amour ?

LÉON

C'est pour ma Bradamante.

BASILE

Et qui vous la querelle ?

LÉON

Marphise pour Roger.

1510

BASILE

Que prétend-il en elle ?

LÉON

Il prétend l'épouser.

BASILE

L'espouser ? et comment ?

LÉON

Pour lui avoir promis.

BASILE

J'estime qu'elle ment.

1515

LÉON

C'est d'où vient notre guerre.

BASILE

Et qu'en dit Bradamante ?

LÉON

Elle montre à son geste en être consentante.

BASILE

Monsieur. Laissez-la donc et vous tirez de là.

LÉON

Basile, je ne puis consentir à cela.

1520

BASILE

Quoi ? Voulez-vous mourir pour une ingrate amie ?

LÉON

Je voudrais bien pour elle abandonner la vie.
Je n'entends toutefois combattre contre lui
D'autre sorte que j'ai combattu ce jourd'hui.

BASILE

Par la force d'un autre ?

1525

LÉON

Oui bien, de celui même
Qui m'a tantôt conquis cette beauté que j'aime.

BASILE

Il n'est plus avec nous.

LÉON

Et où donc ? ô mon Dieu!

BASILE

Il s'en est ore allé.

1530

LÉON

Hélas ! et en quel lieu ?
Quel chemin a-t-il pris ? Qui l'a mu de ce faire ?

BASILE

Il était tout chagrin, et semblait se déplaire.

LÉON

Hé Dieu je suis perdu! malheureux, qu'ai-je fait ?
Me voilà blasonné de mon déloyal fait. 1535
On saura mon diffame, et la tourbe accourue
Du peuple autour de moi me hurle par la rue.
Ces chevaliers français, du monde la terreur,
Qui ont l'honneur si cher, m'auront tous en horreur,
Et ma maîtresse même (ah! que la terre s'ouvre) 1540
Crèvera de dépit. Charles et tout le Louvre
Se riront bien de moi, d'avoir homme peureux
Usurpé le loyer d'un homme valeureux.
Ha timide poltron, par mon dol je décrie
Moi, mon père, ma race, et toute ma patrie! 1545
J'ai promis de combattre en autrui me fiant,
Et du premier succès trop me glorifiant,
Et faudra de promesse, et la cour abusée
Fera de ma vergogne une longue risée.
Ha chétif ! 1550

BASILE

Mais tandis qu'ici vous soupirez,
Au lieu de vous guarir votre mal empirez.
Ne perdons point de temps, ains suivons-le à la trace,
Et le cherchons par tout courans de place en place.

ACTE V

SCÈNE I

Léon, Roger.

LÉON

Dea mon frère, et pourquoi ne me l'aviez-vous dit ? 1555
Pensiez-vous qu'en cela je vous eusse desdit ?
Que j'eusse voulu perdre, après un tel mérite,
Le meilleur chevalier qui sur la terre habite ?
Vous m'avez fait grand tort de douter de ma foi,
Et d'avoir eu besoin de ce qui est à moi. 1560

ROGER

Invincible César, je n'eusse osé vous dire
La cause de mon deuil, et de mon long martyre.
Las ! Vous eussé-je dit que j'avais nom Roger,
Que j'étais là venu pour vous endommager ?
Que j'étais le souci de votre belle Dame, 1565
Brûlé du même feu qui consomme votre âme ?

LÉON

Je fus de votre amour si ardemment épris
Pour vos faits valeureux, que quand vous fustes pris,

Si j'eusse eu de votre être et dessein connaissance,
Je ne vous eusse moins porté de bienveillance. 1570
Mais depuis, que privant votre coeur de son bien,
Au prix de votre vie avez bâti le mien,
Vous ne deviez douter que mon âme obligée
Ne fust de votre mort durement affligée,
Et que plutôt qu'en être auteur, j'eusse quitté 1575
Non l'amour, ou le bien, mais la douce clarté.

ROGER

Ne vous privez pour moi d'une telle maîtresse :
Ayez-la, prenez-la.

LÉON

Non, non, je vous la laisse.

ROGER

Ne me détournez point de ce constant désir. 1580
La mort ne mettra guère à me venir saisir.
Je suis plus que demi dans la barque légère.
Mon âme veut sortir de sa geôle ordinaire ;
Ne la renfermez point ; n'enviez son repos ;
Ma mort à vos désirs viendra bien à propos. 1585
Car tant que je vivrai, celle qui vous enflamme
Vous ne pouvez avoir pour légitime femme :
Il y a mariage entre nous accordé,
Dont vous avez l'effet jusqu'ici retardé.
Or ma mort dissoudra ce contrat misérable, 1590
Et ne restera rien qui vous doit dommageable.

LÉON

Je ne veux pas mon aise avoir par le trépas
 Du meilleur chevalier qui se trouve ici bas.
 Car combien que je l'aime autant que mon coeur même,
 Plus qu'elle toutefois votre vaillance j'aime. 1595
 Ayez-la pour épouse, et n'y soit désormais
 Fait obstacle pour moi qui ne l'aurai jamais!
 Je vous cède mon droit ; prenez-le à la bonne heure,
 Que sans plus différer votre amour vous demeure.

ROGER

Je supplie le bon Dieu que sans juste loyer 1600
 Longuement ne demeure un amour si entier,
 Et que j'aie cet heur de quelquefois dépendre
 Cette vie pour vous que vous me venez rendre
 Pour la seconde fois. J'en voudrais avoir deux
 Pour en votre service en être hasardeux. 1605
 Je vy deux fois par vous ; mais combien que l'on rende
 Les bienfaits qu'on reçoit avec usure grande,
 Je ne puis toutefois les rendre que demis,
 Car de les rendre entiers il ne m'est pas permis.
 Votre amour m'a donné, par deux fois opportune, 1610
 Deux vies, et (malheur!) je n'en puis mourir qu'une.

LÉON

Laissons-là ces propos ; plus grands sont les bienfaits
 Que j'ai reçu de vous que ceux-là que j'ai faits.
 Retournons au logis pour un peu vous refaire,
 Puis irons au chasteau pour vos nopces parfaire. 1615

SCÈNE II

Les Ambassadeurs Bulgares, Charlemagne.

LES AMBASSADEURS

Que cet Empire est grand en biens et en honneurs!
Que cette Cour est grosse et pleine de seigneurs!
Que je vois de beautés ! Sont-ce des immortelles ?
J'estime que le ciel n'a point choses si belles,
Le Soleil ne luit point si agréable aux yeux, 1620
Et le printemps fleuri n'est point si gracieux
Que leurs divins regards, que leurs beautés déclosoes,
Que leurs visages saints, faits de lis et de roses.
Durant la brune nuit les célestes flambeaux,
Qui brillent écartés, n'éclairent point si beaux. 1625
Vrai Dieu que ce n'est rien de notre Bulgarie!
Ce n'est, ma foi, ce n'est que pure barbarie
Auprès de ce pays : la douceur et l'amour,
La richesse et l'honneur font à Paris séjour.
Sire, nos Palatins ont sur notre province, 1630
Depuis le dur trépas de Vatran notre prince,
Un Chevalier esleu pour nous commander Roi,
Qui n'a par tout le monde homme pareil à soi.
Il nous est inconnu, fors à son brand qui tranche,
Et à son écu peint d'une licorne blanche. 1635
Naguère Constantin avec Léon, son fils,
Aux plaines de Belgrade eut nos gens déconfis
Sans ce brave guerrier, qui leur donna courage,
Et des Grecs ennemis fit un sanglant carnage.
Seul il les repoussa, terrassant par milliers, 1640
Au coeur de leurs escadrons, les soldats plus guerriers.
Il en couvrit la terre en leur sang ondoyante,
Et du Danube fut la claire eau rougissante.
L'effroi, l'horreur, le meurtre à ses côtés marchaient,

Et, quelque part qu'il fut, ennemis trébuchaient. 1645
 Ils se mirent en route, et la nuit ténébreuse
 Couvrit de son bandeau leur fuite vergongneuse.
 La noblesse, le peuple, et ceux qui à l'autel
 Font dévote prière au grand Dieu immortel,
 Prosternez à ses pied, humbles le mercièrent, 1650
 Et que le sceptre il print d'un accord le prièrent.
 Mais lui, les refusant, ne daigna séjourner,
 Et personne depuis ne l'a vu retourner.
 Les États toutefois l'ont tous eleu pour maître,
 Ne voulant autre roi que lui seul reconnaître. 1655
 Ores nous le cherchons par royaumes divers.
 Et pour ce qu'il n'est Cour en tout cet Univers
 Qui soit en chevaliers tant que la vôtre belle,
 Nous y sommes venus pour en ouïr nouvelle.

CHARLEMAGNE

De ce preux Chevalier savez-vous point le nom ? 1660

LES AMBASSADEURS

Nous ne l'eussions points sceu, ne le disant, sinon
 Que par son Escuyer depuis notre entreprise
 Nous avons entendu que c'est Roger de Rise.

CHARLEMAGNE

Ha puisque c'est Roger, l'on ne s'est pas mépris :
 C'est un grand chevalier, d'ineestimable prix, 1665
 Il n'est pas maintenant en cette Cour de France.
 Sa soeur Marphise y est qui a pris sa défense :
 Retirez-vous vers elle, elle pourra savoir
 Quand et en quel endroit vous le pourrez revoir.

SCÈNE III

Charles, Aymon, Beatrix.

CHARLES

Que c'est de la vertu! Dieu, que sa force est grande! 1670
Elle vainc la fortune, et grave lui commande.
Les biens et les honneurs près d'elle ne sont rien.
Quiconque est vertueux n'a point faute de bien ;
Il est connu par tout, tout le monde l'honore ;
Soit qu'il soit en Scythie, ou sur la terre More, 1675
Aux Bactres, aux Indoïs, il fait bruire son nom,
Et toujours sa vertu lui acquiert du renom.
Les sceptres lui sont vils, et les richesses blêmes
Ne lui chaut de porter au front des diadèmes,
S'enfermer de soudards, et se voir au milieu 1680
Des peuples amassez révéler comme un dieu.
Il fait de tels honneurs moindre cas que de fange.
Son coeur ne va béant qu'à la seule louange.
Tel est ce preux Roger qui n'ayant rien à soi,
Voit des peuples félons s'asservir à sa loi, 1685
Lui offrir leur couronne, et à grande dépense,
L'en faire importuner jusques au coeur de France.
Qu'en dites-vous, Aymon ?

AYMON

J'en fais bien plus de cas,
Le voyant recherché, que je ne faisais pas. 1690

CHARLES

Puisque votre guerrière entre tous le désire,
Il serait bon qu'il l'eût.

AYMON

Je le voudrais bien, Sire.

CHARLES

Même si vous savez qu'ils s'entre-soient promis.

AYMON

Mais nous aurons Léon et son père ennemis.

1695

CHARLES

Nous n'aurons pas, peut-être, ains plutôt est croyable
Que Léon se voyant moins que l'autre agréable,
Lui porte moindre amour, et possible voudrait,
Content de sa victoire, entendre en autre endroit.

AYMON

J'en aurai grand désir.

1700

BEATRIX

Je n'en serais marrie,
Puis qu'il est maintenant Roi de la Bulgarie.

CHARLES

Voici Léon qui vient en magnifique arroi.
Il mène un chevalier tout armé quant et soi.
Sont ses armes qu'il a : mais quoi ? Que veut-il dire,
De faire ainsi porter les armes de l'Empire ?

1705

SCÈNE IV

Léon, Charlemagne, Marphise, Aymon, Beatrix, Les Ambassadeurs, Roger.

LÉON

Voici le Chevalier d'incroyable vertu,
Qui en champ clos naguère a si bien combattu.
Puisqu'il a surmonté la pucelle en bataille,
Sire, c'est la raison qu'épouse on la lui baille. 1710
Vous ne voudriez vous-même enfreindre votre ban,
Le fraudant de sa Dame, honneur de Montauban.
Nul autre tant que lui mérite Bradamante,
Soit en digne valeur, soit en amour ardente.
S'il se présente aucun qui le veuille nier, 1715
Il est prêt sur le champ de le vérifier.

CHARLEMAGNE

Et n'était-ce pas vous qui combattiez naguère,
Et qui êtes vainqueur sorti de la barrière ?
Nous l'avons ainsi cru. Qui est don celui-ci,
Qui pour vous combattant nous a trompé ainsi ? 1720

LÉON

C'est un bon Chevalier de qui la dextre et prête
De défendre en tous lieux le droit de sa conquête.

AYMON

Qui est cet abuseur ? d'où nous est-il venu ?
Je ne veux que ma fille ait un homme inconnu.

MARPHISE

Puisque, mon frère absent, celui-ci veut prétendre 1725
 Sa femme mériter, je suis pour le défendre :
 Je mourrai sur la place, ou lui ferai sentir
 Qu'on a de l'offenser un soudain repentir.
 Il ne faut différer ; que ce soit à cette heure,
 Que sans bouger d'ici l'un ou l'autre y demeure. 1730

LÉON

Il n'est point inconnu, voyez-le sur le front :
 Pleines de son renom toutes les terres sont.
 Ha mon frère, est-ce vous ? est-ce vous, ma lumière ?
 Je vous pensais enclos en une triste bière.
 Pourquoi vous celez-vous à votre cher soeur ? 1735
 Pourquoi vous celez-vous à votre tendre coeur,
 À votre Bradamante ? Hé mon frère, hé mon frère,
 Lui vouliez-vous ourdir une mort volontaire ?
 Que je vous baise encor ; je ne me puis lasser
 De vous baiser sans cesse et de vous embrasser. 1740

ROGER

Ne m'en accusez point, ma soeur, ce n'est ma faute.
 Sire, puisse toujours votre Majesté haute
 Prospérer en tout bien, et l'Empire Romain
 Paisible révéler votre indomptable main.
 Vous, Princes, Chevaliers, étonnement du monde, 1745
 Dont vole dans le ciel la gloire vagabonde,
 Soyez toujours prenez, soyez toujours heureux,
 Et durent éternels vos faits chevaleux.

CHARLEMAGNE

Mais dites-moi, mon fils, pourquoi Roger de Rise
De combattre pour vous a-t-il la charge prise,
Contre son propre amour ? où l'avez-vous trouvé ?
Avez-vous quelquefois sa valeur éprouvé ?

1750

LÉON

Magnanime Empereur, et vous astres de France,
Vous connaîtrez combien l'amour ha de puissance
Qui sourd de la vertu, par l'étrange accident
De Roger en Bulgare arrivé d'Occident.

1755

CHARLEMAGNE

J'entendrai volontiers cette étrange aventure,
Si de la nous conter ne vous est chose dure.

LÉON

Aux champs Bulgariens mon père guerroyait,
Et d'hommes et chevaux la campagne effrayait,
Pour recouvrer Belgrade à l'empire ravie.
Vatran, leur Roi Vatran, se l'était asservie
Et la voulait défendre, ayant de toutes pars
Pour tenir la campagne amassé des soudards.
Ils sortent dessus nous d'une ardeur animée,
Renversant, terrassant la plus part de l'armée,
Jusqu'à tant que Vatran de ma main abattu
Leur fit perdre, mourant, le coeur et la vertu.
Lors nous les repoussons, les hachant mille à mille,
Et fussions pêle-mêle entrez dedans la ville,
Sans Roger, qui survint aux deux parts inconnu,
Par qui de nos soudards fut l'effort retenu.

1760

1765

1770

Il fait tant de beaux faits, de prouesses si grandes,
 Qu'il rompit, qu'il chassa nos vainqueresses bandes.
 Je le vey dans les rangs foudroyer tout ainsi 1775
 Qu'en un blé prest à tondre un orage obscurci.
 Je le prins en amour, bien qu'il nous fit outrage,
 Et l'eut toujours depuis gravé dans mon courage.
 Nous retirons nos gens pour nos maisons revoir.
 Mais Roger, qui eut lors de m'occire vouloir, 1780
 Vint jusqu'en Novengrade, où connu d'aventure
 Fut pris et dévalé dans une fosse obscure.
 On le condamne à mort : dont étant averti,
 Du château de mon père en secret je parti.
 J'entre dans la prison, les fers je lui arrache ; 1785
 Je le mène en ma chambre ou long temps je le cache.
 Aussitôt fut le ban de Bradamante ouï,
 Dont, pour avoir Roger, je fus fort réjoui,
 Espérant que pour moi, comme il me fait promesse,
 Il irait au combat et vaincrait maîtresse. 1790
 Nous arrivons ici, sans qu'aucun de nous sut
 Son nom, sa qualité, ni que Roger il fut.
 Il entre dans la lice, il combat, il surmonte,
 Retourne en mon logis, et sur son cheval monte,
 S'en part secrètement, entre en un bois épais, 1795
 Voulant s'y confiner et n'en sortir jamais.
 Or ayant malgré moi la bataille entreprise,
 Pour maintenir mon droit, contre sa soeur Marphise,
 Ne le retrouvant plus, fâché, je cours après,
 Et le trouve en ce fort confit en durs regrets, 1800
 Résolu de mourir d'une faim languissante,
 Pour m'avoir surmonté sa chère Bradamante ;
 Me conte son malheur, son être et son dessein,
 Me prie de le laisser consommer par la faim.
 Je demeure éperdu d'entendre telle chose, 1805
 Puis à le consoler mon esprit je dispose,

Lui redonne sa Dame, et jurant, lui promets,
Plutôt qu'il en ait mal, n'y prétendre jamais.
Sire, elle est toute à lui : ne tardez davantage
De faire consommer un si bon mariage.

1810

CHARLEMAGNE

Je le veux, je le veux. Qu'en dites-vous, Aymon ?

AYMON

Je le veux bien aussi, je le trouve très bon.
Roger mon cher enfant, ça que je vous embrasse!
J'ai grand peur que je sois en votre male-grâce :
Pardonnez-moi, mon fils, si j'ai si longuement
Tenu par ma rigueur vos amours en tourment.

1815

LES AMBASSADEURS

Nous, premiers Palatins de la grand' Bulgarie,
Venons offrir aux pieds de votre seigneurie
Nos personnes, nos biens, nos honneurs, notre foi,
Vous ayant d'un accord élu pour notre Roi.
Ne veuillez refuser notre humble servitude :
Nous vous avons cherché en grand' sollicitude :
Par maintes régions, pour avoir un seigneur
Qui nos peuples remplisse et de biens et d'honneur.

1820

ROGER

J'accepte le présent qui me fait la province :
Soyez-moi bons sujets, je vous serai bon prince.
Je maintiendrai le peuple en une heureuse paix,
Faisant justice droite à bons et à mauvais.
Je me consacre à vous, et promets vous défendre

1825

Contre tous ennemis qui voudront vous offendre.

1830

LES AMBASSADEURS

Constantin l'empereur lève de toutes parts
 Pour dompter le Royaume un monde de soudards.
 Le peuple est en effroi, la frontière s'étonne.
 Nous n'avons plus voisin qui ne nous abandonne.
 Mais vous nous conduisant hardis nous passerons,
 Jusqu'au sein de la Grèce, et l'en déchasserons.

1835

ROGER

S'il plaît à notre Dieu, qui toute chose ordonne,
 J'irai dans peu de mois recevoir la couronne,
 Pour avec le conseil et l'appui de vous tous
 Empêcher l'ennemi d'entreprendre sur vous.

1840

LÉON

Il n'en sera besoin, que cela ne vous presse :
 Car puis qu'ils sont à vous, je leur ferai promesse,
 Et sous foi d'Empereur, qu'ils seront désormais
 De la part de mon père assurés à jamais.
 Vivez en doux repos, et que dans votre tête
 Ne reste aucun souci qui trouble votre fête.

1845

BEATRIX

Puisque Roger est roi, j'ai mon esprit content.
 Qu'on mande tôt ma fille : et qu'est-ce qu'on attend ?
 Dites-lui qu'elle est reine, et que l'on la marie
 À son ami Roger, le Roi de Bulgarie ;
 Qu'elle se face belle, et reprenne son teint,
 Qui par ses longues pleurs était si fort déteint.

1850

SCÈNE V

Hippalque, Bradamante.

HIPPALQUE

Vrai Dieu, que j'ai de joie ! Ô l'heureuse journée !
Heureuse Bradamante ! Ô moi bien fortunée !
Jésus, que je suis aise ! et qu'aise je me vois ! 1855
Je ne sais que je fais, tant je suis hors de moi !
Qui eut jamais pensé d'une amère tristesse
Voir sourdre tout soudain une telle liesse ?
Tout était désastreux, chétif, infortuné.
Mon âme n'eut deux jours en mon corps séjourné 1860
Si le mal eust eu cours, car avec ma maîtresse
J'eusse triste rompu le fil de ma jeunesse.
Hé dieux qu'elle a de mal ! l'amour brûle son cœur.
Le forçant désespoir, le dépit, la rancœur
La bourelle sans cesse, et la chétive dame 1865
À la mort, à la mort continûment réclame.
De son teint, où l'albâtre opposé jaunissait,
De sa lèvre, où la rose en ses plis ternissait,
La grâce est effacée : une pâleur mortelle,
L'amaigrissant, déteint toute la beauté d'elle. 1870
Or, grâce à notre Dieu, notre bon Dieu, l'ennui
Qui lui brassait ce mal est éteint aujourd'hui.
Je lui vais annoncer nouvelle assez battante
Pour morte l'arracher de la tombe relante.
Que de joie elle aura ! Celui, comme je crois, 1875
Qui condamné reçoit la grâce de son Roi
Sur le triste échafaud prêt de laisser la vie,
N'est d'aise si ravi qu'elle en sera ravie.
Mais je la vois venir : hélas ! quelle pitié !
Quelle est déconfortée ! Ô cruelle amitié ! 1880
Elle croise les bras, et tourne au ciel la vue.

Elle soupire hélas ! Je m'en sens toute émue.
Je m'en vais l'aborder, car ma foi je ne puis,
Je ne puis plus la voir en de si durs ennuis.
Pourquoi de la douleur vous faites-vous la proie,
Ores que tout le monde est transporté de joie,
Que tout rit, que tout danse ? Il faut quitter ces pleurs,
Et ces tranchants soupirs compagnons de douleurs.

1885

BRADAMANTE

Las qui vous meut Hippalque ? Êtes-vous en vous-même ?

HIPPALQUE

Je ne veux plus vous voir le visage ainsi blême.
Reprenez votre teint de roses et de lys.
Ne vous torturez plus : vos malheurs sont faillis.
Il nous faut nous ébattre.

1890

BRADAMANTE

Et qu'est-ce que vous dites ?

HIPPALQUE

Qu'il nous faut dépouiller ces tristesses maudites.

1895

BRADAMANTE

Ha Dieu!

HIPPALQUE

Ne pleurez plus, tout est hors de danger.

BRADAMANTE

Voire, rien n'est à craindre.

HIPPALQUE

On vous donne Roger.

BRADAMANTE

Me venez-vous moquer en détresse si grande ?

1900

HIPPALQUE

Je ne vous moque point, allons, on vous demande ;
L'Empereur vous attend et votre père aussi
Avec votre Roger.

BRADAMANTE

Roger ?

HIPPALQUE

Il est ainsi.

1905

BRADAMANTE

Dites-moi sûrement, sans de mon mal vous rire.

HIPPALQUE

Je ne puis par ma foi plus au vrai vous le dire.

BRADAMANTE

Que Roger est ici ?

HIPPALQUE

Voire.

BRADAMANTE

Vous m'abusez.

1910

HIPPALQUE

Il est avec Aymon qui veut que l'épousez.

BRADAMANTE

Mon Dieu! le sens me trouble! Est-ce point quelque songe ?

HIPPALQUE

Non, ce que je vous dis n'est songe ne mensonge.

BRADAMANTE

Mais dis-moi, ma soeurette, est mon Roger venu ?

HIPPALQUE

Il est dans le château.

1915

BRADAMANTE

Mais l'as-tu bien connu ?

HIPPALQUE

Si j'ai connu Roger ? Vous le pouvez bien croire.

BRADAMANTE

Que dit-il de Léon, d'avoir eu la victoire ?

HIPPALQUE

C'est Léon qui le guide et qui parle pour lui.

BRADAMANTE

Quoi ? Léon aurait-il combattu pour autrui ?

1920

HIPPALQUE

Non, ainçois c'est Roger qui vous a combattue.

BRADAMANTE

C'est Roger, c'est Roger qui m'a tantôt vaincue ?

HIPPALQUE

C'est Roger voirement.

BRADAMANTE

J'ai le coeur tout transi.

Mais comment le sait-on ?

1925

HIPPALQUE

Léon le conte ainsi.

BRADAMANTE

Ô chose merveilleuse !

HIPPALQUE

Elle l'est bien plus encore
Que vous ne pensez pas : Reine vous êtes ores.

BRADAMANTE

Voire de mille ennuis.

1930

HIPPALQUE

Non, d'un peuple étranger
Qui a naguère élu pour son prince, Roger.
Encor les Palatins en cette cour séjournent ;
Vous les pourrez bien voir devant qu'ils s'en retournent.

BRADAMANTE

Hé Dieu que dit mon père ?

1935

HIPPALQUE

Il saute de plaisir.

BRADAMANTE

Et ma mère si dure ?

HIPPALQUE

Elle a tout son désir.
Ils brûlent de vous voir : allons je vous supplie.

BRADAMANTE

Ha ma soeur que tu m'as de liesse remplie !

1940

Que j'ai d'aise en mon coeur ! Je ne le puis porter ;
Je me sens, je me sens hors de moi transporter.
Tout ce que j'eue jamais en amour de malaise
Ne saurait égaler le moindre de mon aise.
Onques je n'eusse osé seulement concevoir
Tant de biens qu'en un coup Dieu m'en fait recevoir.
Son nom en soit bénit, et me donne la grâce
De ne le méconnaître en chose que je fasse.

1945

SCÈNE VI

MELISSE

Du grand moteur du ciel merveilleux sont les faits,
Que ne comprennent point nos discours imparfaits :
Lorsqu'on n'y pense point, son pouvoir il découvre :
En faits désespérés miraculeux il ouvre
C'est pourquoi nous faillons, quand par faute de foi
Nous ne l'invoquons point en un trop grand émoi
Nous pensons notre mal-être irrémédiable,
Comme s'il n'était pas en ses faits merveilleux,
Qu'il ne peut toute chose, et peïnassent ses mains
À l'une plus qu'à l'autre, ainsi que nous humains.
On n'eût jamais pensé voir sans quelques miracles
Ce mariage fait, tant y avait d'obstacles :
Toutefois tout soudain, lorsqu'on l'espérait moins,
Ils sont prêts, grâce à Dieu, d'être ensemble conjoints.
Qu'il en viendra de bien à notre foi chrétienne !
Que de mal au contraire en aura la païenne !
Que de sang coulera du gosier Sarrasin
Au rivage d'Afrique et au bord Palestin !
La France en est heureuse avec la Bulgarie,
Et heureuse en sera l'une et l'autre Hespérie.

1950

1955

1960

1965

Tout chacun en est aise, et je crois fermement
Que l'air, l'onde et la terre en ont contentement.

1970

SCÈNE VII

Charlemagne, Aymon, Bétrix, Léon, Roger, Bradamante.

CHARLEMAGNE

Grâce à Dieu qui le ciel et la terre tempère,
Je vois qu'en cette Cour toute chose prospère.
Bradamante et Roger sont conjoints à la fin,
Après avoir dompté les rigueurs du destin.
Je suis aussi content d'une telle alliance
Que de bienfait de Dieu qu'ait reçu notre France.
Mon coeur en nage d'aise ; en vérité je crois
Que les pères n'en sont plus réjouis que moi.

1975

AYMON

Sire, votre bonté s'est toujours fait connaître
À vouloir en honneurs et en biens nous accroître.

1980

CHARLEMAGNE

Les mérites sont grands des vôtres et de vous.
La France sans leurs mains se verrait à tous coups
De Sarrasins couverte : elle n'a guère adresse
Après l'aide du ciel qu'à leur grand prouesse,
Et outre je prévois qu'à l'empire chrétien
De ce noçage ici n'advient que du bien.
Écoutez mes enfants : vos noces ordonnées
De tout temps ont été dans le ciel destinées.
Merlin, ce grand prophète à qui Dieu n'a celé

1985

Ses conseils plus secrets, m'a jadis révélé 1990
Que de votre lignée, en demi-dieux féconde,
Il naîtrait des enfants qui régiraient le monde.
Ils seront de mon sang comme du vôtre issus ;
Ils luiront éclatants d'héroïques vertus ;
Les monstres ils vaincront, indomptables Alcides, 1995
Et seront le support des vierges Pierides.
Or vivez bienheureux, et votre sainte amour
Sans chagrin ne débat croisse de jour en jour.

ROGER

Dieu fasse prospérer à jamais votre Empire,
Et qu'onques ennemi n'ait pouvoir de vous nuire. 2000

AYMON

Sire, vous plaît-il pas pour la fête combler,
Léonor, votre fille, à Léon assembler
Sous les lois d'Hyménée ? À cela son mérite
Et l'auguste grandeur de sa race m'incite.

ROGER

Je vous en supplie, Sire. 2005

BRADAMANTE

Et moi très humblement.

BEATRIX

On ne la peut placer plus honorablement.

CHARLEMAGNE

Vraiment je le veux bien : que ma fille on appelle.

LÉON

Sire, vous m'honorez et obliger plus qu'elle.

CHARLEMAGNE

Il faut d'un fort lien nos empires unir,
Pour contre les païens nous entremaintenir.

2010

LÉON

Quel heur le Dieu du ciel insperément me donne !
Oncq, je crois, sa bonté n'en fait tant à personne.
Ô que je suis heureux ! Je vaincrai désormais
L'heur des mieux fortunés qui vesquirent jamais.

2015